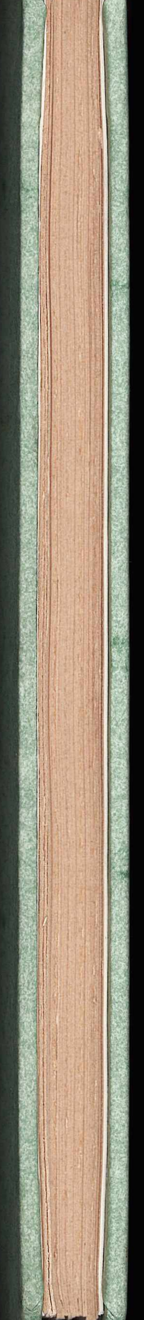
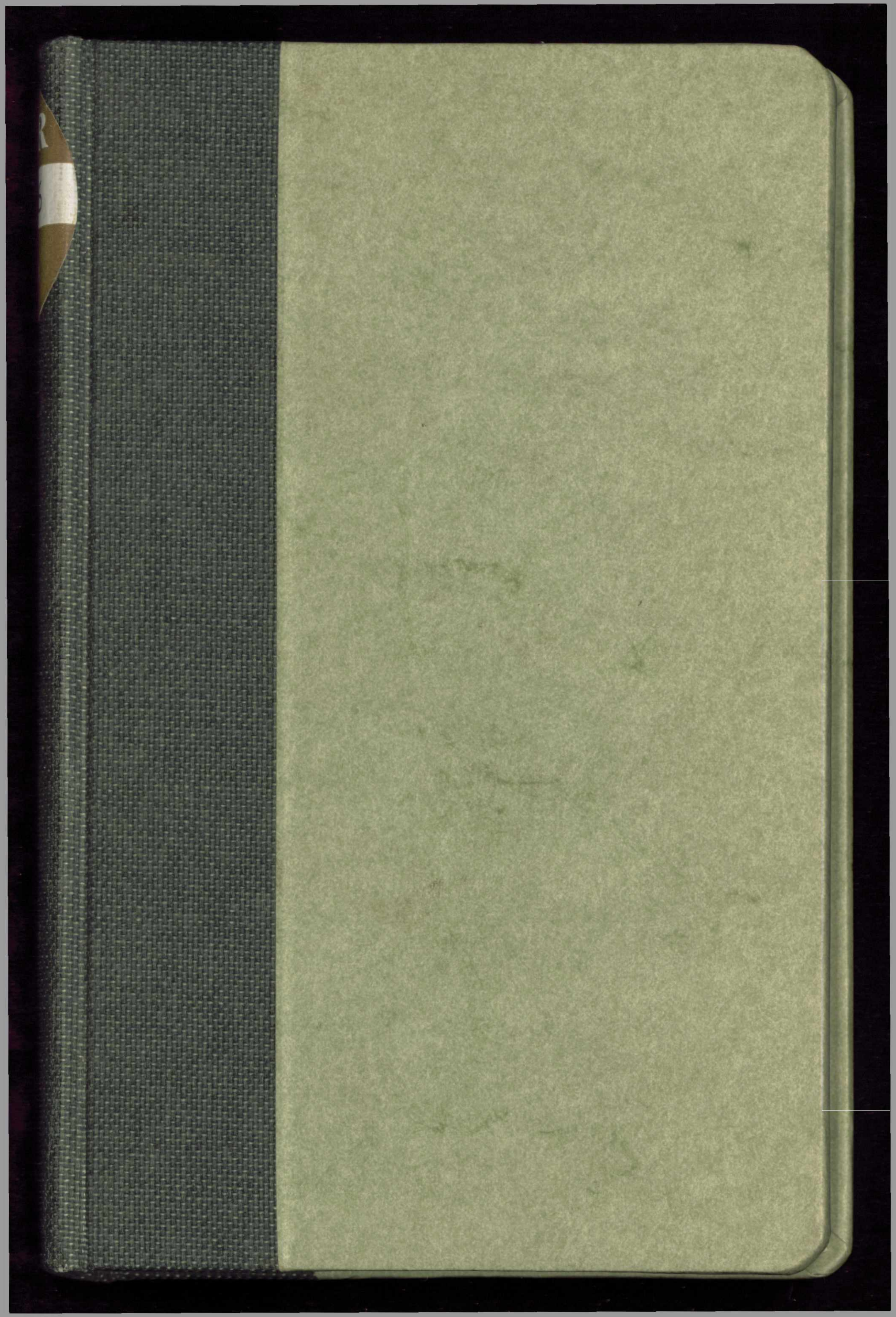
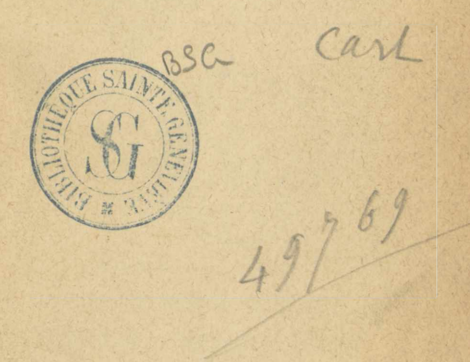


8° R
4226
Sup
L. DE LARMANDIE — L'ENTR'ACTE IDÉAL





L'ENTR'ACTE IDÉAL





COMTE DE LARMANDIE

NOTES DE PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE

L'ENTR'ACTE IDÉAL

Histoire de la Rose+Croix



PARIS
LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL, 11
1903

DÉDICACE

Au groupe d'artistes intellectuels, qui, sous la bannière du Ruskin Français, ont en six grandes batailles, lutté et vaincu pour l'Idéal.

L. L.

Samas

*
* *

La providence divine ne m'a jamais abandonné, et si elle ne m'a point ménagé les épreuves, elle m'a tendu invariablement sa main salvatrice au moment critique où tout espoir semblait perdu. Quel profit pouvais-je escompter en arrivant à Paris après la guerre, sans un rouge liard, avec des opinions cléricales et réactionnaires, et tout à la fois une indépendance d'esprit qui me fit toujours repousser par mes coreligionnaires politiques, phénomènes de vanité, de paresse, d'insouciance et d'obscurantisme. Après trois années de jeûne matériel et moral je trouvai une petite situation dans un ministère et ainsi me survint ma première joie : ne plus rien

coûter à mon pauvre cher père, qui avait usé son activité et ses ressources à élever six enfants. . . . .

Mon exaltation politique m'enleva ce gagne-pain peu après la malheureuse et misérable tentative du Seize-Mai, exécutée par des incapables et des coureurs de coulisses. La gêne familiale s'était de plus en plus accentuée, je pouvais croire mon dernier jour arrivé...la Providence pour la deuxième fois me rappela son existence et sa bonté. Le hasard me permit d'utiliser mes capacités scolaires qui jusque-là n'avaient été pour moi qu'un ornement de surérogation. J'eus l'heur de plaire pour quelque temps à la direction d'un grand établissement religieux et aux familles qui envoyaient leurs enfants dans cette sainte maison... Du coup ce fut l'opulence, et durant cinq années je gagnai la solde d'un général de division. Non du reste sans éveiller bien des jalousies : les sudites, finirent par me renverser, mais Dieu voulut bien compenser cette chute en m'accordant la chère et douce compagne de ma vie, la mère de mes enfants bien aimés... Mais quel fardeau matériel inouï que la constitution d'un foyer

familial à Paris ! J'eus bientôt l'intuition presque surnaturelle qu'un long troupeau de vaches maigres allait défiler devant moi et exercer terriblement ma persévérance. J'étais certain du final triomphe... comme si un ange fut venu me souffler à l'oreille tout l'argument de ma destinée... Ce fut une austère période de dix années, où je fus constamment privé de la sécurité du lendemain... Pourtant chaque matin je recueillais un peu de manne. Le ciel ne me perdait pas de vue. Mais son secours le plus éclatant fut une rencontre extraordinaire qui me fut ménagée, et qui allégea mes deux lustres galériens par l'illusion d'un tel mirage que j'en oubliai presque mes quotidiennes misères !

*
* *

Quelques mois après mon mariage, je fis la connaissance du Grand Maître de la Rose-†-Croix du Temple et du Grâal. Ce n'est point ici le lieu de décrire ni de louer en détail ce prodigieux, cet éclatant génie, qui aux multiples points de vue philosophique, esthétique, dramatique et pychologique peut supporter la comparaison avec les plus grands cerveaux

qui aient jamais honoré l'intellectualité humaine. Le Grand Maître apprécia mon zèle, mon activité et mon dévouement à ses hautes idées : il se résolut à manifester, sur le plan esthétique, l'antique et célèbre association de la Rose+Croix, en lui rendant son vrai caractère qui est d'être franchement et rigoureusement catholique, dans le sens vrai, c'est-à-dire dans le sens ésotérique, universel et transcendental de l'expression. Ma première conversation avec lui fit éclore dans mon âme une admiration qui ne s'est jamais lassée, et qui a survécu et survivra à toutes les tempêtes. De plus un désir ardent de réaliser les conceptions splendides qu'il m'exposa. Nous convînmes aisément que le temps n'était pas propice à la constitution d'un groupe d'occulte métaphysique, mais que les beaux-arts, par contre, offriraient à nos efforts une carrière vaste et utile, et que par le canal esthétique nous pourrions faire pénétrer nos théories spiritualistes dans les cervelles frivoles de nos contemporains.

*
* *

Le Grand Maître appela à lui un jeune théo-

ricien de l'art qu'il nomma commandeur de Tiphreth, en même temps qu'il me nommait moi-même commandeur de Geburah, chargé d'administrer toutes les matérialités. Ces vocables hébraïques désignent, le premier la pensée esthétique, le deuxième l'action réalisatrice. Le plan adopté fut d'être excessivement décoratif, par le langage, les communications à la presse et même les insignes extérieurs que les gens pacifiques et raisonnables ont souvent blâmés, mais qui ont produit leur effet de publicité sensationnelle. Tout cela était raisonné. Rien ne fut abandonné au hasard ni au caprice. Une semblable entreprise exigeait des capitaux notables ! Un jeune étranger, admirable nature de générosité et de dévouement, et qui fut notre grammate — lisez secrétaire — mit tout ce qu'il avait à notre disposition ; l'un des représentants d'une des plus grandes familles françaises, ouvrit sa caisse aux premières dépenses et reçut le titre d'Archonte. Il s'occupa concurremment avec le Grand Maître du recrutement des artistes. Les artistes de la Rose-Croix sont tous parvenus à une brillante renommée. Ne me reconnaissant pas le

droit de les classer par ordre de mérite, je les cite au hasard des dates où nous parvinrent leurs lettres successives d'adhésion.

Les peintres.

Aman-Jean fut le premier à nous apporter ses toiles, à la fois si gracieuses, si poétiques et si troublantes.

Il fut le peintre discret des âmes, appliquant à une psychologie suave, rêveuse et mélancolique, un dessin impeccable avec ses finesses et ses mille inflexions, une couleur subtile et infiniment douce semblant empruntée à des âges féeriques. Aman-Jean me représente un Baudelaire sans perversité.

Je n'en dirai pas autant de l'admirable Fernand Knoppff, dont les figures d'une beauté violemment prenante nous entraînent quand on les considère, dans les sentiers des plus délectables tentations. Ce sont bien de pieux anges, des êtres de lumière mais qui ont péché et qui panachent leur clarté d'adorables pénombres.

Alexandre Séon, le meilleur disciple de

Chavannes, nous présente d'irréprochables dessins et de savantes couleurs, avec un grand art de composition qui nous rappelle les plus hauts maîtres.

Osbert est le Lamartinien par excellence : Qui contemple ses toiles, aux verdures profondes, aux crépuscules glorieux, aux eaux berçantes et illuminées, écoute les sons enchanteurs des Méditations et des Harmonies.

Carlos Schwabe est l'archi-subtil dessinateur du Rêve. Il est tout entier dans une toile mystique intitulée je crois l'Angelus, ou les sons de la cloche du soir sont représentés par une théorie de formes angéliques, s'échappant du campanile et allant se rejoindre et se perdre dans les campagnes embrumées, avec les derniers rayons de la brune et les premières ombres de la nuit.

Armand Point fut le véritable ambassadeur envoyé par la Rose✝Croix vers les vieux maîtres florentins.

C'est le peintre des sourires immatériels, des grâces parfaites, des harmonieuses sérénités.

Le talent exquis d'Émile Cornillier se révéla dans son Narcisse qui annonce un artiste

possédant en même temps que le savoir religieux des canons de l'art, l'entière compréhension des psychologies modernes, les plus complexes et les plus mystérieuses.

Maurin fit cet admirable tour de force de poétiser Montmartre, de mettre, sur les visages qui peuplent la butte célèbre, une expression de distinction et de beauté qui se trouve certainement beaucoup plus dans l'imagination de l'artiste que sur la figure de ses modèles. Le mérite dudit artiste n'en est que plus grand, et son tableau symbolique de l'Aurore est une pure merveille.

Chabas dans son tableau de l'erraticité nous transporta en plein monde astral avec sa grande chevauchée des âmes dans l'immensité éthérée. Il est un des premiers à avoir carrément abordé l'occulte avec son pinceau.

Maxence, célèbre depuis aux salons officiels, nous donna des têtes splendides, aussi attirantes peut-être que celles de Knoppff, avec la perversité en moins.

Couty, d'un dessin très savant et très simple, nous exprima des visages, où un œil clairvoyant peut lire de longs et vibrants poèmes du plus subtil, du plus artistique amour.

Le très fécond Lalyre fit revivre les opulences de Rubens, des Gachons nous ravit de ses anges moyen-âgeux, Brémond des heures bleues de ses matinées printannières, Marcius Simmons avec la profusion éclatante de ses riches couleurs, Hodler en l'expression poignante de ses lignes simples et de ses couleurs grises, Jean Delville par le sentiment fougueux de ses rêveries amoureuses. En face de ces artistes une autre classe de peintres : les impressionnistes mystiques synthétisés dans Emile Bernard. Ceux-ci destinés à être très discutés, à posséder leurs détracteurs et leurs enthousiastes, assez éloignés sans doute des règles classiques de la Beauté, n'en donnèrent pas moins un lustre spécial et considérable à l'exposition où ils occupèrent le quart des panneaux disponibles.

A la sculpture moins numériquement mais aussi brillamment représentée, il faut mentionner Bourdelle, Savine, Charpentier, Rambaud, Dampt l'un des plus illustres de toute la statuaire moderne, enfin l'étonnant Walgren, alors à ses débuts, depuis si célèbre, et qui exprima par de simples attitudes les sentiments les plus profonds et les plus douloureux de l'âme humaine.

L'architecture enfin nous députa le prodigieux excentrique Trachsel, dont les plans fantastiques semblant venir de je ne sais quelle Egypte préhistorique, excitaient aux étranges visions, aux pénibles cauchemars.

La salle choisie pour la PREMIÈRE GESTE (première exposition) fut celle de Durand-Ruel. Pour y pénétrer il fallait passer par un couloir où s'étalait un Manet, des plus disgracieux et des plus énormes, je laisse à penser de quels lazzis, de quelles épigrammes, fut criblée cette toile infortunée à l'invasion des idéalistes, à tel point qu'on se prit vraiment à douter de la devise ambitieuse adoptée par le fameux peintre : *Manet et Manebit.*

L'annonce de l'exposition éclata dans la presse comme l'événement le plus bruyant et le plus considérable, non seulement de la saison mais de toute l'année, mais du lustre tout entier. La majorité des notes furent empreintes de doutes ironiques sur la valeur de la manifestation, mais derrière ces hésitations et ces moqueries on sentait une curiosité violemment surexcitée et en somme une disposition à acclamer, si ces acclamations étaient vraiment requises par la beauté du spectacle, qui

se préparait. La commanderie de Geburah (l'administration de l'exposition) établie dans une petite salle étroite et décumane fut envahie par les journalistes de toute nuance et de tout acabit : deux mille cartes de presse furent distribuées, les feuilles les plus graves comme lesplus folâtres voulurent envoyer chacune un groupe d'ambassadeurs à cette solennité unique: Le premier vernissage de la Rose+Croix. Quant aux demandes du public elles affluèrent en dehors de toute mesure prévoyable ; on jugea à propos, et très sensément, de les satisfaire dans des limites modérées, les restrictions et la sévérité excitant davantage le désir de voir qui devint une véritable folie : on se précipitait vers la rue Le Pelletier comme vers cette abomination qu'on appelle les courses de Taureaux. L'appendaison des toiles fut exécutée par nous-mêmes; nous ménagions sagement nos ressources fournies presqu'en totalité par la générosité de l'archonte qui ne dédaigna par le métier fatiguant et difficile de tapissier, au cours de trois formidables journées qui se prolongèrent la plus grande partie de la nuit. Ce travail fut extrêmement pittoresque, surveillé par les ar-

tistes qui indiquaient leurs goûts et leurs préférences, parfois en conflits réciproques, qui s'en étonnerait; traversé et troublé par des curieux, parfois très impertinents, qui voulaient jeter un coup d'œil sur un coin des petites répétitions. On mangeait sur place dans des angles bizarres, sur de petits meubles imprévus, des substances insolites arrosées de boissons pittoresques : L'assaisonnement principal se trouvait être tout naturellement un nuage de poussière qui déposait des couches irrévérencieuses dans nos bières, nos cidres, nos vins frelatés, à la surface de nos frites et de nos ragouts. Mais je me trompe. La véritable, la seule alimentation était un enthousiasme immense, une foi inébranlable dans la certitude d'une apothéose, la persuasion enracinée chez nous qu'une vie nouvelle s'ouvrait pour l'art, et que nous étions les ouvriers prédestinés à cette regénération non pareille. Les monographies du Grand Maître merveilleuses d'art et de lucidité, non seulement éloquentes, mais philosophiquement raisonnées, nous entretenaient tous dans cette conviction incoercible. Nous étions les inventeurs de la mine d'or intellectuelle, nous tenions les filons, le sable aurifère emplissait

nos mains et poudroyait nos vêtements, et nous entendions d'avance, à deux jours d'intervalle,les hurrahs de la foule cosmopolite que nous pressentions avec une clairvoyance de mages une assurance de divinateurs.

Ce fut par une sombre et froide journée du mois de Nergal (mars) de l'an de la rédemption mil-huit-cent-quatre-vingt-douze, de la grande maitrise manifestée le troisième, environ vers la neuvième heure, que le Tout-Paris, qui à cette époque de l'année contenait on peut le dire le haut monde civilisé, se rua par marées compactes vers la salle, où tous les dignitaires rosi-cruciens se tenaient en insignes officiels, tels des souverains attendant leurs hôtes de distinction. Une multitude bizarre grouillante, hétérogène, noircissait les grands boulevards de la rue Vivienne à la rue Taitbout, deux-cent-soixante-quatorze équipages, et des plus brillants s'entassaient ; un ordre improvisé de la préfecture de police ne tarda pas à interdire la circulation des omnibus entre l'Opéra de la rue Montmartre et cette obstruction complète de la voie publique,dans le verglas et le givre, se prolongea jusqu'à cinq heures de l'après midi.Le Grand Maître

pendant la journée ne se montra pas à la foule et bien fit-il, on l'eut étouffé. L'archonte et les simples commandeurs, le grammate, furent assaillis par la marée montante et ne trouvaient plus d'ouïe ni de paroles pour écouter les questionneurs innombrables, et leur donner les mille et une réponses sollicitées sur les sujets les plus fantastiques, avec l'insistance de gens hallucinés, à qui l'on ouvre à deux battants la porte gigantesque d'un mystère. Sept heures consécutives de stase verticale et de phrases entrecoupées avec avalanches de poignées de mains et inondations de regards curieux, constituèrent le bilan matériel de cette inauguration fantastique. Après la clôture les gens de l'archonte comptèrent vingt-deux mille six cent et quelques cartes de visiteurs qui s'étaient empilés, entassés en grappes et en tourbillons, dans une salle possédant d'insuffisantes issues et qui normalement peut contenir deux cents personnes. La commanderie avait heureusement fait ouvrir au fond du hall une porte d'ordinaire verrouillée, qui permit l'écoulement relatif de toute cette masse humaine poussée vers nous par une curiosité insatiable. Je vis certainement défiler devant

moi en ce jour mémorable, tous les vivants que j'avais connus jusqu'à cette époque au cours de mon existence, une sorte de mystérieux rendez-vous, certes inconscient, s'était donné de tous côtés, un inexplicable mot d'ordre avait circulé, je serrai pour ma part plus de neuf cents mains, un *Servant d'œuvres* avait été par moi commis à cette interminable statistique. La note générale était sympathique avec un peu d'étonnement à la clef : ce jour-là personne ne fut vraiment en mesure de voir grand chose, on venait en réalité en ce début, considérer surtout les bonshommes réputés sorciers, qui avaient organisé une manifestation semblable, n'ayant aucun précédent dans l'histoire de l'art et des expositions passées. On s'attendait à voir des spectres évoqués, des apparitions de fantômes, et quelques unes de nos toiles, un peu originales, confirmèrent cette opinion dans le gros de la foule. Naturellement on cherchait surtout des yeux l'illustre absent qui était l'âme de toute cette exhibition démesurée. Tenir un registre des interrogations par nous subies, eut été une besogne bien palpitante d'intérêt, mais impossible à accomplir. Vraiment, en majorité, les curieux

nous prenaient pour des citoyens d'un autre monde, on nous questionnait sur l'au-delà, on nous demandait la bonne aventure. Je me rappelle avoir scandalisé une fort jolie femme en lui affirmant que la vraie bonne aventure était cette affluence colossale du public vers la mànifestation d'une œuvre inconnue hier encore.

On ne nous croyait pas sincères quand nous nous refusions à vaticiner. En tout cas on était bien certain que nous étions de très occultes personnages, affiliés aux rites les plus secrets et peut-être les plus ténébreux, on nous sentait initiés, ce qui n'était pas erroné, mais on ignorait ce que peut-être une initiation intellectuelle et l'on s'imaginait que nous avions passé par les plus diaboliques sabbats avec accompagnement de chaudières à ébullitions crapaudines, et baisage des fesses du bouc, naturellement. Très sincèrement une dame du meilleur monde me demanda quelques notions sur *mes dieux* et je la remplis de stupéfaction en lui affirmant que j'étais un vieux et bon catholique, que mon Dieu ne différait pas du sien, que seulement, suivant toute probabilité nous avions respectivement des façons un peu différentes de l'adorer.

Quand on ferma les portes il fallut livrer un vrai combat à des groupes compacts qui voulaient se ruer encore, toute l'équipe de la salle, toute la commanderie elle-même dut contribuer à la propulsion des vantaux doubles qui pouvaient se briser. Il fallut l'énergique poussée de trente agents pour dégager les abords *de la geste.*

Et trois quarts d'heure durant, des énergumènes exaspérés de curiosité, individuellement ou par petits groupes subrepticement revenus, cherchèrent à enfoncer la porte qui malgré tout résista.

Il fallut absorber à la hâte un repas exécrable dans un bouis-bouis de quatre sous tout voisin de la salle, afin de pouvoir nous trouver pour la soirée inaugurative où nous avions convoqué le corps diplomatique et la fleur du grand monde. Nous dévorâmes d'atroces substances, des viandes-semelles et du pain de forçat, le tout arrosé d'infâme piquette, mais tout cela nous parut être ambroisie et nectar eu égard au contentement glorieux qui nous inondait l'âme... La soirée fut à la hauteur de la journée dans une note plus calme et plus haute.

Nombre de diplomates répondirent à notre appel notamment le prince alors comte de Munster, qui a toujours depuis suivi nos expositions avec une fidélité non démentie, le Comte Hoyos, M. Due,ministre de Suède et de Norvège, M. Whilelau Reid, ministre des Etats-Unis, lord Dufferin, le duc de Mandas, M. de Mohrenheim. Le haut monde nous amena un large et précieux contingent : trois Larochefoucauld,deux Gramont, deux Mortemart, je puise au hasard dans le tas des nobles cartes : Montesquiou, du Lau d'Allemans, Clermont-Tonnerre, d'Harcourt, Radziwil, Rohan, Tredern, Dreux-Brezé, d'Henin d'Alsace, Divonne, Maillé, Noailles, j'en passe et des meilleurs, deux cents noms les premiers de l'Armorial français.

Quant au monde littéraire et artistique, il afflua, il abonda, il déborda. Je le résumerai en disant que nous eûmes l'insigne honneur d'être visités par Gustave Moreau et Puvis de Chavannes.Zola,malgré la différence d'écoles, demeura une heure entière à examiner les œuvres exposées et s'affirma très intéressé et très charmé. Les fonctionnaires publics majeurs ne nous dédaignèrent point, toute politi-

que devait être exclue d'une semblable réunion, et nous n'eumes avec tous nos hôtes, quels qu'ils fussent,que des échanges de gracieusetés,d'amabililés et de congratulations. Ce fût pour nous une grande satisfaction intellectuelle que de voir survenir notre cher et grand Verlaine dans son costume de sortie d'hôpital. Et je me rappelle cette phrase par lui singulièrement jetée au travers de la plus pittoresque des conversations :

« Oui oui c'est entendu,nous sommes catholiques... mais pécheurs. » Il avait pleinement raison.

Des fleurs avaient été semées à profusion dans la salle, des trompettes avaient joué le prélude de *Parsifal*, il avait été décidé d'avance et en principe qu'aucune occasion ne serait perdue de rendre hommage à Wagner, l'un des grands protagonistes de la Rose-✝-Croix œcuménique. La soirée se prolongea au-delà de minuit et si au cours de la journée nous avions été favorisés par la quantité, nous fûmes de neuf heures du soir à une heure du matin absolument comblés par la qualité la plus exquise et la plus insigne.

Le lendemain fut le grand jour des comptes

rendus journalistiques. On peut dire que le retentissement de notre vernissage fut mondial, et j'énonce tout d'abord cette constatation résumée, que trois mille deux cent quarante feuilles de toute périodicité, de tout format, de toute opinion, de tout pays, consacrèrent dans les cinq parties du monde, même en Australie, même à Honolulu, d'immenses articles à la Rose✝Croix. Comme il advient quand il s'agit d'une grande idée, les critiques furent mêlées aux louanges et celles-là furent aussi acerbes que celles-ci enthousiastes. On ne pouvait donner impunément à aussi grand renfort de publicité et de tapage un tel coup de pied dans le poncif et dans la routine, sans exciter de tous les côtés et sous les formes les plus vives l'éloge et la contradiction. Les spiritualistes idéalistes et symbolistes célébrèrent notre gloire, les réalistes, matérialistes et positivistes grinchèrent et regimbèrent, l'art officiel feignit de nous dédaigner, mais au fond son hostilité fut la plus intense et la plus rageuse; notre audacieuse profession de foi était surtout une déclaration de guerre sans merci à l'Académie Jullian, à tous ses tenants et aboutissants. Nous eûmes de bonnes relations

avec la Société Nationale des Beaux-Arts grâce à notre Maître Chavannes, mais la Société des artistes français montra à notre égard une froideur significative, et M. Vigneron, malgré son amabilité légendaire, fut plutôt parcimonieux dans la distribution de ses faveurs.

Ceux qui au dehors se moquaient, soit en conversations soit dans la presse, observaient à l'intérieur de l'exposition une attitude respectueuse, et plus sans doute en raison du sentiment inspiré par la tenue des œuvres qu'à cause de la sévérité de la commanderie qui eut sévi du reste à la moindre incartade, consciente de son rôle de gardienne du seuil, dont jusqu'au bout elle se montra jalouse.

Plusieurs soirées musicales furent données où l'on se disputait les places avec un acharnement sans exemple. Un riche péruvien en prit un jour à lui seul pour une somme de six cents francs. Au cours de ces soirées on n'entendait que la plus haute musique : Wagner et Palestrina.

Lamoureux nous prêta le concours de son habile et savant orchestre ; la messe du pape Marcel fut exécutée sous la direction d'Alphonse de Villiers et du très sympathique et

talentueux Bénédictus, un des zélateurs les plus dévoués et les plus aimables qu'il nous ait été donné de rencontrer.

Une délicieuse pastorale chaldéenne, le Fils des Étoiles, œuvre du Grand Maître fut représentée à six reprises dans notre salle transformée en théâtre, avec le plus grand succès, préludant à celui que Babilou devait remporter l'année suivante.

Nous étions assiégés presque nuit et jour par des curieux et des questionneurs parmi lesquels les dames se trouvaient naturellement en prépondérance numérique. Personnellement le commandeur de Geburah recevait au moins une douzaine et demie de visites par jour dans son arrière salle, où affluaient les plus hautes notoriétés de la France et du monde entier.

L'opposition adopta bien vite la forme de la moquerie et du sarcasme, on se livra à un débordement de railleries aussi faciles que peu concluantes sur l'ensemble de notre symbolisme, sur les costumes Moyen-âgeux du Grand Maître de l'ordre, sur nos rubans et nos insignes, sur les idoles planétaires dont nous exhibions souvent les hiéroglyphes, sur la

grandiloquence des communications de la commanderie et des mandements de la Maîtrise. Plus on nous attaqua plus nous nous opiniâtrâmes dans la ligne de conduite par nous décidée, dans les rubans, dans les costumes, dans la pompe du langage. A côté des détracteurs systématiques, surtout poussés par la jalousie, se leva de tous les côtés une phalange admirable de séides renforcés de partisans sans réserve, qui firent autour de nous une garde consulaire, et crièrent assez haut et assez ferme leur admiration, pour contrebalancer et même étouffer les clameurs de la honteuse envie. Et, somme toute, une émotion profonde s'était emparée du monde artistique qui voyait spontanément dans notre effort une messiation esthétique, le prêche éclatant et sonore d'un véritable évangile de Beauté. Pour la première fois on entrait dans une exposition où l'impression ressentie n'était ni bariolée ni composite comme aux salons officiels, mais se résumant en un sentiment irrésistible d'ascension vers l'idéal par l'échelle du symbole. Nos numéros ne s'élevaient guère dans la série des chiffres, nous avions environ deux cents œuvres, mais leur significa-

tion était nette et péremptoire, et les artistes sincères pouvaient penser et dire : Un grand vent de rénovation vient de souffler, un art inconnu nous est né. Et ce nouvel art n'était que la résurrection des vieilles formules canoniques de la plastique beauté. Les préraphaélites et leur art avaient été nos inspirateurs et nos guides, et les critiques doués de franchise et de loyauté impartiale ne s'y trompèrent pas. Sans donner un absolu chef-d'œuvre cette première geste avait brusquement relevé le niveau général esthétique, et l'effet produit fut immense et durable.

La première journée du public payant amena des recettes inattendues. Les deux premières heures avaient été taxées à un louis, et ce formidable droit d'entrée n'arrêta point la curiosité. Une trentaine de personnes bravèrent ce tarif qui avait presque un aspect prohibitif. Le premier visiteur fut une femme adorable, la plus belle assurément que j'aie contemplée dans ma vie, et qui me fit le grand plaisir de me demander mon bras pour faire le tour des œuvres. Sa voix était une mélodie céleste, et ses paroles revêtaient des pensées subtiles et rares, elle avait la compréhension

presque adéquate de la Rose†Croix, même sur les plans étrangers à son actuelle manifestation. Je passai à causer avec elle d'infiniment de choses quelques trop courts moments. Elle me demanda si elle n'excitait pas ma curiosité... J'aurais certes pu répondre très affirmativement, mais je trouvai plus poétique, plus fière, plus rosi-crucienne cette énonciation : Il n'y a que les enfants et les étourdis qui puissent tenter la violation des mystères.

Et l'Angélique inconnue, jamais revue depuis, se retira lentement, comme passe une brise printanière, après avoir longuement gardé ma main dans la sienne, et en me jetant un regard caressant et profond qui fut un remerciement splendide de ma discrétion et de mon respect. . . . .

Et je dois dire à ce propos que j'ai vu passer à nos expositions les plus jolies femmes du monde, impeccablement belles, et cela un mois durant, au cours de six années. Les attractions sont proportionnelles, et la beauté plastique réelle ou intentionnelle des œuvres, appelait à elle la beauté vivante. Ce fut la preuve la plus palpable, la preuve en chair et en os de notre

réussite esthétique. Jamais à aucune exposition officielle ou privée, je n'ai vu une pareille Théorie de grâces se profiler, silencieuses, attentives, presque dévotes devant des toiles excitant la piété de leurs sentiments les plus intimes. A part la bagarre du premier jour, les visites à la Rose ✝ Croix étaient méditatives et taciturnes. On parlait très peu et à voix très basse, on contemplait, on méditait en rêvant. Même les rieurs de parti pris attendaient la sortie pour se livrer à leurs appréciations incongrues, dans ce temple d'art ils se sentaient assujettis à la tenue et à la convenance, par une force intérieure à eux-mêmes, dont ils répudiaient sans doute le principe mais dont ils subissaient la jussion et l'emprise. Les notes distinctives et dominantes de tout notre public furent la gravité et le recueillement.

Les interrogations ne variaient guère :

— Qu'est-ce que le Rose ✝ Croix ?

Ce titre magique joint à certaines extériorités, étonnait beaucoup et excitait l'envie des gens qui veulent tout savoir. La commanderie dosait l'étendue de ses réponses avec le plus de sagesse et de prudence qu'elle le pouvait, dis-

tribuant à chacun où à chacune les éclaircissements demandés, selon l'intelligence, la loyauté et la bonne foi manifestées, en tenant compte aussi de la sympathie témoignée à la Geste. La Rose ✝ Croix dans son ensemble, dans sa synthèse ne pouvait et ne devait être dévoilée à personne autre qu'à ses hauts adhérents. L'une de ses forces principales a toujours consisté depuis les Templiers, depuis Hugues des Païens en passant par Rosenkreuz, en un religieux silence sur toutes les matières ésotériques de l'initiation, qui n'est écrite nulle part, qui est une tradition orale transmise de génération en génération, à ceux qui sont jugés *digni intrare* ou prédestinés par des signes infaillibles à s'agréger au groupe élu. Mais le public cultivé recevait de notre bouche tous les renseignements qu'il lui était utile et fructueux de connaître, et en somme voici ce que nous ne nous lassions pas d'exposer aux postulants : La Rose ✝ Croix est une société d'idéalisme catholique s'étendant sur tous les plans intellectuels, esthétiques et de gubernation. La section rosi-crucienne proprement dite accueille tous les ouvriers d'art, le Temple concerne les hommes d'action, le Graal

les croyants à la présence réelle. Notre devise est bien connue : *Ad crucem per rosam ad rosam per crucem, in ea in eis gemmatus resurgam.* Nos hommes dans la suite des âges se nomment entr'autres : Eschyle, Sophocle, le Dante, Léonard, Michel-Ange, Balzac, Wagner, Fabre d'Olivet, Eliphas Lévy, St-Yves, Péladan. Tel était le thème que nous développions aux questionnaires anxieux et multipliés que l'on nous proposait. Et il y avait déjà là une matière suffisante aux plus amples développements philosophiques, artistiques et littéraires. Nous nous sommes toujours refusés à parler politique, tout en trouvant et en déclarant exécrable la politique générale de l'Occident. Mais quant aux diverses formes affectées par les gouvernements, nous avons toujours déclaré planer au-dessus de pareilles contingences, tout en faisant du principe hiérarchique bien compris et bien appliqué le principe inaltérable le tout état soucieux de se conformer aux lois normales éternelles, dont l'incessante violation est la source nécessaire des ruines et des cataclysmes qui affligent le monde. Nous sommes des catholiques, des

Chevaliers du Christ, mais dans le présent nous ne confondons pas le Très Saint-Père, notre chef visible, avec les congrégations romaines; nous sommes des croyants et des pratiquants mais avec des motifs de crédibilité un peu différents de ceux proposés à la foule. Nous tenons l'inquisition pour une abomination païenne. Nous proclamons la nécessité des deux formes doctrinales ésotérique et exotérique, et enseignons comme éléments de toute gnose la trinité universelle du macrocosme et du microcosme, images fatales, reflets nécessaires des processions, hypostases et entéléchies divines.

Nous nous sommes toujours énergiquement refusés en dépit des sollicitations aussi fréquentes que pressantes à donner des recettes thaumaturgiques ou prestigieuses, estimant que la clef des prestiges ne peut être livrée sans dangers et affirmant que le miracle n'est ni une démonstration de la vérité ni une matière à jonglerie, mais un produit de la foi, dont le générateur principal est la prière. Il ne nous a même pas été possible de donner la formule de la célèbre *plante attractive* de *Van Helmont*, au sujet de laquelle nous

avons été plus de cent fois interrogés : l'usage entre des mains légères, profanes ou fantaisistes n'en pouvant être que dommageable et pernicieux. Une fort jolie femme insistant un jour outre mesure, au moins pour avoir en sa possession quelques gouttes de la mystérieuse liqueur, un de nos dignitaires lui en livra une très petite ampoule soigneusement close et exactement scellée en lui disant :

Pour peu, Madame, que vous réfléchissiez, vous vous rendrez compte avec tant d'évidence du danger d'aborder le MYSTÈRE, que vous considérerez ce flacon remis par moi avec des regards effrayés, que vous n'en romprez point le cachet et que vous me le rapporterez sans en avoir usé.

Et le fait prédit ne manqua point de se réaliser. Au bout de quelques jours, après mille tentatives d'audace, toujours repoussés par l'effroi de la suggestion, la belle fille d'Eve vint me remettre la solution attractive intacte et inviolée, comme un talisman de vie et de mort.

Je mentirais à dire que cette première Geste d'extériorisation esthétique s'acheva dans une

apothéose sans mélange, et que ces hosannahs et magnificats ne furent point traversés par quelques dissonances. Les Rose ✝ Croix étaient des hommes, des intellectuels sans doute mais *nil humanum a se alienum putaverunt*. Toute institution humaine porte en elle des imperfections sans quoi elle n'aurait plus qu'à s'agréger aux neuf chœurs angéliques. Quelques discussions s'élevèrent au sujet des deux tendances juxtaposées au salon de l'exposition : les uns, la majorité, tenaient pour l'exclusivité de la tradition classique, d'autres favorisaient le moderne impressionnisme. Quand on n'est pas des séraphins, nul d'entre nous n'a jamais prétendu au plan pneumatique, les divergences d'opinion peuvent malheureusement s'accuser par de trop vives paroles sans que pour cela la valabilité de ceux qui les prononcent en puisse être diminuée, ni leur bonne foi altérée, ni leurs intentions corrompues. Ces différences de vue et d'appréciation causèrent une scission dans l'ordre : l'Archonte se sépara du Grand Maître et des commandeurs. Mais il serait profondément injuste de contester le mérite qu'il a eu en exposant des sommes importantes dans le but

de glorifier l'idéal, à un moment où nul ne pouvait deviner ni même prévoir le succès matériel de l'entreprise. Nos rapports personnels furent des plus courtois jusqu'au jour de la séparation, et à dix ans de distance je me garderai de prononcer la moindre parole d'agression ou d'amertume.

Ces quelques nuages ne suffirent point d'ailleurs à assombrir le ciel rayonnant de la gloire Rosi-†-Crucienne. En ce mois de mars 1892, le monde entier retentissait du bruit sonore de nos exploits esthétiques, et j'ai constaté statistiquement que les *trois mille* et quelques articles par moi signalés et recueillis formaient la matière d'un dictionnaire de Bouillet. A notre égard nulle indifférence : ou enthousiasme passionné ou diabolique exécration. Tous les tenants de la Vérité, de la Beauté de la Justice étaient nôtres, tous les adeptes du laid, du médiocre, du Chrysocale et de la petite bière nous livraient d'acharnées batailles. Il y eut des hommes intelligents qui ne nous pardonnèrent pas notre orthodoxie. Teintés de quelques hérésies, nous aurions plu davantage. Ce n'est point dire que nous ayons obtenu les applaudissements de l'una-

nimité des orthodoxes. Beaucoup nous proclamèrent hérétiques sans pouvoir au reste nous le démontrer. Par ailleurs notre désintéressement matériel et même intellectuel demeura entier et intangible, et si nous eûmes vraiment le droit d'écrire :

Exegi Monumentum

Nous nous empressâmes d'ajouter ce correctif à la grande tentation d'orgueil :

Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.

II

Nergal

La portion hostile et envieuse de la presse, s'empara avec avidité des légères discussions qui s'étaient manifestées, pour prédire notre mort et affirmer que nous ne survivrions pas à notre première victoire. Le fait est que de grandes difficultés semblaient tout d'abord s'opposer à une récidive en 1893 : la retraite de l'archonte nous privait des principales ressources matérielles, la recherche d'un local devint un problème des plus ardus : Durand-Ruel préférant son petit train-train ordinaire de dix à quinze visiteurs par jour au véritable flot humain que nous avions déchaîné dans sa salle, Durand-Ruel, avec beaucoup de courtoisie du reste, déclina le tumultueux honneur

de donner asile à la deuxième Geste. Le Grand Maître qui n'avait que de très modestes subsides sacrifia généreusement une partie de son avoir pour le sauvetage de l'œuvre, et le commandeur de Géburah à force de courses de marches, de démarches et de contremarches, finit par obtenir de la ville, par la gracieuse entremise de M. Quentin-Bauchart, la concession du dôme central, dernière épave de l'exposition de 89, au Champ-de-Mars.

Il fallut visiter nombre de fois le préfet, le secrétaire général, les directeurs des travaux, des promenades, des finances, j'ai noté dans mes archives quarante-trois expéditions. C'était fort bien, nous avions réussi. Inutile de faire observer que nos artistes accoururent à nous avec le plus vif empressement, presque tous les exposants de la Geste précédente nous demeurèrent fidèles, nous n'eûmes que d'insignifiantes défections, largement compensées d'ailleurs par toute une légion de nouveaux venus attirés au bruit de notre renommée. Mais devant notre zèle et notre volonté ferme d'aboutir, d'innombrables difficultés s'élevaient encore : le local trop vaste et mal éclairé se trouvait fort impropre à son éphé-

mère destination, le cahier des charges puérilement draconien nous interdisait de planter un seul clou dans la grande muraille nue, il nous fallût boiser la dite muraille sur une longueur de cent mètres ; de plus, la nécessité de ménager notre budget nous contraignit à solliciter des aides matérielles bénévoles, celles-ci du reste ne nous manquèrent point et nous découvrîmes un chœur d'ouvriers enthousiastes, un groupe d'intellectuels, qui ne dédaignèrent point de se mettre en manches de chemises pour accomplir nuit et jour des besognes de manœuvres, j'ai nommé le cénacle à jamais célèbre qui fut presque immédiatement désigné sous cette appellation pythagoricienne : Le 45.

Au numéro 45 du quai Bourbon dans un coin vénérable et préhistorique de l'Ile Saint-Louis, loin du bruit vain et des modernités banales, à l'ombre propice des tours de Notre-Dame, gîtaient cinq personnages sectateurs ardents de notre idée qui menaient ensemble une vie de cénobites laborieux et de vaillants ascètes, philosophant toute la journée et une partie de la nuit, presque des réguliers, d'une orthodoxie catholique abso-

lue et d'une austérité sans égale, faisant du riz à l'eau leur principale nourriture ; je me permettrai de mettre un peu de symbolisme dans leur désignation pour ne pas effaroucher leur grande modestie et ne pas livrer à une foule profane le secret de leur zèle : Le commandeur Maximilien, les chevaliers Marcel, Albert et Dominique, l'Ecuyer Flavien. Deux d'entr'eux occupent aujourd'hui d'importantes situations n'ayant aucun rapport avec les chaires de philosophies transcendantes qui eussent pu leur être dévolues, ce qui démontre une fois de plus cette vérité que je me suis toujours tué à proclamer :

Quand un intellectuel descend des régions sereines de l'Idée au champ clos des intérêts vulgaires, ne l'appelez pas utopiste ou rêveur ; il a puisé dans la contemplation de l'abstrait métaphysique les souveraines formules applicables à tous les efforts de l'humanité vivante. Saluez-le, puisqu'il vous honore, écoutez-le car il vous montre le chemin.

Deux autres membres du groupe fameux sont aujourd'hui frères prêcheurs, ce qui prouve bien que le catholicisme du Cénacle était indiscutable et solide. Ces hommes pré-

cieux et dévoués n'attendirent point qu'on les découvrît : ils vinrent d'eux-mêmes au Grand Maître, et leur bonne volonté sans limites fut largement et immédiatement utilisée. A l'issue des précédentes vacances j'avais déniché moi-même, au hasard d'une réparation de cycle, dans une petite forge de bourgade, en un département fort éloigné, un homme, aussi loyal que dévoué, assez ouvert pour comprendre la R ✝ C et l'adopter en plein enthousiasme, et que la fréquentation Rosicrucienne a élevé et soulevé, au point d'en faire au moment actuel, un grand industriel, nouvelle confirmation de mon aphorisme de tout à l'heure, établissant que l'étude des idées générales peut conduire ailleurs qu'aux réussites purement spéculatives, et se trouve être un merveilleux instrument sur tous les plans de la vie générale. Je suis fort heureux de rendre ici au chevalier Sylvestre un hommage cordial et cérébral.

Les travaux préparatoires de la Geste de 93 furent littéralement formidables : Un immense vaisseau avait été mis à notre disposition, il fallait le remplir : Nous devions couvrir ces murs cyclopéens désespérants de longueur et

de surface, et compter principalement dans ce but sur nos propres muscles extenseurs et fléchisseurs. Une nouvelle complication s'ajoutait à toutes les autres : Il avait été résolu devant le peu de bravoure manifestée par les théâtres officiels, d'organiser de notre propre initiative, sous ce même dôme central, la représentation de Babylone, œuvre sublime du Grand Maître et qui ne saurait être équitablement caractérisée qu'en la mettant au nombre des huit ou dix ouvrages dramatiques, d'Eschyle à Wagner qui excitent à jamais l'inépuisable admiration des siècles. Babylone domina toute cette geste, nous étions les fléaux de Babylone, et jamais, j'en fais la haute déclaration, plus absolu dévouement n'a été mis au service d'une plus admirable cause. Quels miracles n'accomplit-on pas avec le zèle flanqué du désintéressement. Je me demande encore comment en trois semaines il nous a été possible de créer de toutes pièces cette énorme scène, d'agencer toute l'organisation matérielle que l'entreprise comportait, et pour donner un détail sur l'un des points les plus surprenants, de transformer en décors très convenables et qui jouèrent fort bien leur rôle, d'énormes rou-

leaux de toile brute qui nous furent livrés moins de vingt jours avant le moment fixé pour la première représentation. Ajoutez à cela l'examen à domicile, l'apport et l'appendaison des tableaux, la recherche, le choix, et l'expérimentation des acteurs et actrices, les répétitions mémorables, se pratiquant dans cette enceinte obscure et glacée, où quatre cents paquets de bougies furent consumés, se prolongeant jusqu'à des trois heures du matin ; la surveillance incessante des brosseurs de décors, des agents et des ouvriers du Champ de Mars, le refoulement des curieux qui se précipitaient avant l'heure, la réponse aux questions incessantes écrites ou verbales qui nous étaient posées, l'étude attentive et consciencieuse des mille et un projets qui nous étaient soumis par la bonne volonté des uns et la bonne folie des autres, la nécessité d'établir un réfectoire nocturne, le va-et-vient incessant entre l'imprimerie de Clichy et le Champ de Mars pour nos affiches, nos cartes diverses et nos publications de toute sorte ; la lecture de journaux qui tantôt louaient tantôt dénigraient, la réponse aux demandes d'entrées de faveur qui se chiffraient par milliers, les

précautions de tous les instants pour qu'un coulage formidable ne gaspillât point nos faibles et précieuses ressources, les rapports constants avec l'administration centrale et locale, le personnel, la police, l'apaisement des conflits pouvant s'élever parmi toute cette multitude hétérogène, effarée, emballée, hurlante, l'éreintante nécessité de parcourir deux cents mètres, à pied bien entendu, pour aller d'un bout de la salle à l'autre bout, ce qui, retour compris, égalait presque un demi kilomètre, les ordres et instructions jetés à pleine voix à brisements de gosiers, l'inévitable confusion d'un pareil labeur dans un tel espace, la tourbe des narquois aux aguets, l'intention visible chez quelques subalternes de mettre à profit la naïveté et l'inexpérience que l'on nous supposait, la susceptibilité des comédiens et leur exactitude variable, la reconduite des dames, absolument nécessaire en pleine nuit, la continuelle nécessité des voitures et le va-et-vient dans tout Paris, même souvent la traversée de l'enceinte, des querelles à apaiser entre gens de basses œuvres, et la nécessité inéluctable d'aboutir à tout au jour fixé et dans les conditions annoncées à son de

trompe, considérez tout cela et supputez quelle énergie surhumaine, quelle activité sans égale, quelle résistance épopéenne à la fatigue physique, à l'impatience, au dégoût à la colère, au sommeil, il nous fallut victorieusement opposer pour ne pas être noyés, submergés étouffés, roulés et bousculés entraînés désarçonnés, par l'énormité de notre entreprise, pour griser les yeux d'un public gouailleur et sceptique, éviter la risée et maintenir ferme et haute la conquête de l'admiration.

En cet endroit de mes souvenirs, j'ai à faire une très importante observation. Si tous les détails des mémoires que je trace sont rigoureusement et minutieusement exacts, je suis sûr que les amateurs de bavardages et de potins, les chercheurs obstinés de scandales ne seront point satisfaits en me lisant. Ils me reprocheront peut-être d'être incomplet, de ne pas tout dire de ne pas reproduire avec une brutalité photographique tous ces faits et événements divers.

J'avoue franchement, et je m'en honore, que je n'écris pas *des Coulisses*. Les gens qui écrivent des *Coulisses* commettent de mauvaises et honteuses actions. Il est déloyal de con-

sidérer une pareille chose par ses petits côtés et de discréditer une idée noble et féconde parce que les soldats de cette idée ne sont point exempts d'imperfection, dans leurs pensées, dans leurs paroles et dans leurs agissements.

Nous étions tous des hommes, nul d'entre nous n'étant encore parvenu à l'état astral, nous avons pu avoir des défauts, nous en avons eu certainement, nous ne nous sommes pas constamment maintenus au-dessus de toute erreur, et nous avons commis des fautes. Mais nous avons tous été en ce qui concernait la Rose✝Croix des êtres d'intentions pures, des travailleurs de bonne volonté. Tous ont apporté leur pierre à l'édifice avec la sincère passion de le voir s'élever et grandir, d'en faire un temple vivant et magnifique destiné à enclore la Justice, la Vérité, la Beauté, de ressusciter l'ancien Monsalvat au milieu du siècle railleur et incrédule, de construire une citadelle pour abriter et défendre tous les chevaliers de l'idéal. Celui qui cherchera dans ces lignes la curiosité graveleuse sera complètement déçu, je le lui en fais la prédiction, à moins que l'anecdote soit nécessaire au relief,

au ressortissement du plan d'ensemble. L'histoire des fils de Noé est éternelle. Ceux qui respectant le corps de leur père endormi placèrent un voile sur sa nudité furent bénis de Dieu et des générations humaines. Celui qui s'arma d'ironie et de dérision fut maudit par le Très-Haut, honni par les siècles, et toute sa descendance avilie et dégradée fut marquée de noir par le soleil. Que l'on ne cherche donc point en ces pages l'entrefilet venimeux ni même la découverte complaisante d'une action blâmable et fâcheuse, je déclare laisser aux ennemis le soin de la médisance et du dénigrement.

A propos d'anecdotes il en est une que je ne dois point passer sous silence, car elle ne peut qu'honorer les hommes qui s'y sont trouvés mêlés. Un jour en ce petit coin de bureau administratif qui se glorifiait d'être appelé commanderie, et qui a vu défiler les notabilités intellectuelles et mondaines de l'Univers entier, je reçus la visite toute officieuse d'un personnage qui devait être bien officiel si j'en juge par la rosette dont s'ornait sa boutonnière. Ce monsieur extrêmement courtois de manières, et du meilleur ton, me demanda au

cours d'un entretien esthétique sur les préraphaélites si d'après moi, le Grand Maître de la Rose ✝ Croix accepterait une décoration; je considérai ce fait comme des plus notables : il démontrait en tous cas l'effet considérable que notre manifestation avait produit dans les milieux les plus réfractaires. Je fis connaître sans aucune difficulté à mon interlocuteur la pensée du Grand Maître sur cette délicate question. Le Grand Maître n'est pas de ces intransigeants qui déclarent avec violence, avec une ferme indignation qu'ils méprisent toutes les distinctions et se placent bien au-dessus d'elles, nullement. Ceci est la pire des outrecuidances.

En la conjoncture, tout en étant reconnaissant de la pensée qu'avaient pu avoir quelques-uns, il estimait que son œuvre était encore trop en marge du monde officiel, trop en formule de combat d'avant-garde et d'entreprise de chevau-légers, pour recevoir une consécration qui suppose l'assentiment du gros public, l'approbation générale de la foule. Il est bien indiscutable que si nous avions provoqué dès le début de grands dévouements, des encouragements précieux, des applaudissements insi-

gnes, la masse restait à notre égard dans un état de défiance malveillante, mitoyen entre l'ironie et l'incompréhension. Et il ne pouvait en être autrement. Et cet état n'était pas susceptible de modifications rapides. Qui ne se rappelle Wagner sifflé, obligé pour manger un morceau de pain de vendre son chien, un quart de siècle avant son merveilleux triomphe. Qui n'a point à la mémoire Delacroix injurié et traité de dessinateur ignorant, Chavannes, totalement méconnu pendant vingt années de sa vie, Gustave Moreau ne parvenant à l'Institut que l'avant-veille de sa mort. Il faut renoncer à ce que les hautes formules soient acclamées par le Vulgaire, et même par la majorité des personnes intelligentes. Elles sont et demeurent le patrimoine d'une élite, et ce pour leur éternel honneur.

Le grand événement de la deuxième geste rosi-crucienne, qui put aussi être appelé un événement littéraire universel, fut la réprésentation magnifiquement menée de la superbe tragédie de Babylone. L'année précédente le public avait été initié au théâtre de la R ✝ C en entendant le fils des Etoiles si magistralement interprété par Mlle Josset, et un millier de

spectateurs s'étaient émus à cette énonciation splendide :

L'amour est la forme attrayante de la douleur.

Cette fois il s'agissait d'une tragédie classique en cinq actes, en prose lyrique, sur une époque dont la littérature dramatique n'avait jamais abordé l'étude. J'ai fait allusion aux difficultés matérielles inouïes que nous avons éprouvées à improviser en vingt jours de toutes pièces, la réalisation d'un pareil spectacle : une merveilleuse réussite vint récompenser cet indicible effort. Six représentations réunirent environ six mille personnes, et les acclamations furent incessantes, retentissantes et unanimes. Nous fûmes vaillamment aidés par d'éminents artistes : Hathier, nouveau Mounet-Sully, Daumerie, Raymond qui s'était déjà illustré dans la représentation d'Axel, Mlle Mellot, Mlle Lara, prédestinées toutes deux à de si beaux succès.

Ici se présente à ma mémoire un spectacle du plus haut intérêt et que je n'aurai garde de passer sous silence. Un groupe d'ennemis de la Rose ✝ Croix, non systématiques mais imbus de préventions, était venu dans l'inten-

tion bien arrêtée et largement annoncée de siffler l'œuvre du Grand Maître. Mais ces ennemis se trouvèrent être des hommes sincères, fait aussi rare que précieux.

Après le premier acte, les anabaptistes farouches ne manifestèrent en aucune façon et se maintinrent dans un obstiné silence. Ils étaient déjà désarmés et la grâce commençait à agir sur eux. Le second acte achevé, le terrible groupe se laissa aller aux battements de mains réitérés, tout ahuri de la beauté de l'œuvre. A l'issue du troisième acte les applaudissements furent des acclamations, qui devinrent débordantes et délirantes à la nouvelle baissée du rideau. Quand la représentation fut parachevée, les adversaires acharnés étaient devenus d'entousiastes partisans. Ils enjambaient tous les bancs et toutes les consignes pour cribler l'auteur de leurs félicitations, et leur exaltation esthétique prit un tel caractère d'ampleur et d'acuité que les personnes se trouvant à vingt pas des envahisseurs purent croire un instant qu'ils hurlaient des injures : c'était vraiment avec l'aspect extérieur de l'indignation et de la fureur, qu'ils criaient tous,les poings tendus, au grand

dramaturge légèrement médusé : c'est du génie ! vous avez du génie ! je vous dis que vous avez du génie !

Les meilleurs esprits comparèrent Babylone à Parsifal. Chose étrange ! en la circonstance, les marques bruyantes d'approbation ne vinrent pas seulement de l'élite : les simples ouvriers terrassiers qui travaillaient au Champ de Mars, sollicitaient chaque jour très dévotement l'entrée sous l'immense tente qui formait salle de spectacle, à l'endroit vraiment si grandiose où Mérodack, au désespoir, outrage et renverse à terre les images de ses dieux.

Ces hommes grossiers, sans aucune culture, presque absolument illettrés étaient empoignés par l'irrésistible vigueur du drame. Dès que le deuxième acte était commencé, ils s'accumulaient en foule à la barrière de la commanderie pour obtenir l'entrée de faveur, avec cette expression peu variée dans sa forme mais énergique et violente dans sa naïveté : M. le commandeur, M. le commandeur : Est-ce que c'est bientôt qu'on chambarde les dieux !

Et après l'acte ils s'en retournaient docilement à leur besogne,pleins de reconnaissance, tout enfiévrés d'admiration, bien résolus à

solliciter le lendemain une nouvelle entrée qui leur fut accordée invariablement. La Presse ne réfléchit point les grandes impressions du public. A part cinq à six feuilles qui subirent la contagion de l'enthousiasme universel, l'ensemble des journaux garda une froideur injuste qui ne fit au reste que souligner les magnificats des spectateurs. Les louanges de la presse sont depuis longtemps assujetties à un ensemble de conditions longues et difficiles à réaliser, à des combinaisons extrêmement complexes auxquelles ne peut songer l'homme qui possède avant tout le souci de son œuvre. Mais malgré le silence habituel de la plupart des organes de publicité, assez d'auditeurs bénévoles étaient venus et avaient été charmés pour qu'une immense réclame se trouvât faite à la sublime tragédie. Et l'on se dit encore après huit années révolues : Étiez-vous à Babylone? Vous rappelez-vous Hatthier foulant aux pieds les idoles !

En ce temps-là survinrent à la commanderie deux visites singulières, une blonde au caractère absolument brun, et une brune de la nature la plus blonde qui se puisse imaginer. La première, Mey, était une jeune

écossaise, riche, libre et fantasque, voyageant pour son plaisir, extrêmement curieuse d'art et de mystère, paraissant à toute minute vouloir glisser sur le chemin de l'amour, et ayant la conversation la plus étrange, la plus à bâtons rompus... Pleine d'une vive insistance en ses interrogations, je ne tardai point à comprendre qu'elle prétendait à une initiation complète rosi-crucienne, et avec tous les ménagements dont est capable la plus minutieuse courtoisie, je fus obligé de lui faire connaître qu'une femme ne pouvait être adéquatement initiée. Elle se vexa beaucoup de ma discrétion et s'efforça de se venger en excitant ma curiosité sur elle-même afin d'avoir le plaisir de s'enfermer dans une énigme : je n'ai jamais su son nom véritable ; elle s'affubla simplement de ce petit nom conventionnel de « Mey » sous lequel je la désigne dans l'un des casiers innombrables de ma bibliothèque mémoriale. Je fus tenté à plusieurs reprises de la suivre pour percer son incognito qui ne laissait pas de m'intriguer ? Finalement j'y renonçai par loyauté pure et simple. Du moment que j'opposais un silence impénétrable à toute une

série s due seqestions, je jugeai indélicat de chercher à soulever le voile dont elle s'enveloppait. Les visites de cette compatriote de Walter Scott, nombreuses et longues, devaient continuer pendant trois années. Tout autre était la propriétaire des magnifiques cheveux noirs que je signalais il y a un instant et qui était aussi blonde de tempérament, de caractère et d'instincts, qu'elle était brune au point de vue capillaire. Celle-là n'offrit point de non possumus à mes investigations, je sus, au bout de vingt-quatre heures, son nom et son adresse et je pris bien longtemps plaisir à platoniser avec cette femme absolument charmante et douce, au regard tout chargé de caresses naïves ne pensant jamais à mal et provoquant une sympathie profonde tout à fait exempte du moindre sentiment passionnel. Je la désignerai sous le nom très peu transparent de baronne Albanère. Elle se laissait aller à des aveux tout innocents et vraiment adorables dans leur candeur :

« *Parmi ces hommes que je connais mon mari compris, personne ne vaut mon commandeur.*

Lorsque mon commandeur me parle littéra-

ture, art, psychologie, il me trouble fortement.

J'aime ce trouble et je désirerais qu'il me fut procuré et le plus souvent possible.

Un jour elle dit à l'une de ses cinq fillettes qui demandait un petit frère :

Mon enfant il faut s'adresser à M. de Géburah qui est un grand magicien et dont le pouvoir est illimité. Nous lui dirons de venir chez nous et il nous fera un beau petit commandeur.

Et aucune arrière-pensée ne se cachait derrière ses surprenantes naïvetés d'âme et de langage. Albanère était véritablement une honnête femme je me plais à lui rendre cet hommage anonyme,nous continuâmes à nous voir bien longtemps, cinq ou six ans peut-être, puis, sans motif, sans raison aucune, elle disparut de notre horizon doucement, insensiblement, d'une façon pour ainsi dire subreptice : Elle mit à s'éclipser l'harmonieuse inflexion qui était dans tous ses gestes, dans toutes ses paroles.

Je regrettai beaucoup cette occultation ; il est à la fois si agréable et si rare de trouver à réellement platoniser, sans aucune préoccupations sensue sans nul embarras de pas-

sion. Je ne puis passer sous silence une autre rencontre de la même catégorie, une chanteuse à la fois artiste et philosophe attirée vers la Rose † Croix comme tant d'autres par le prestige de la renommée et du mystère, fort jolie, désirable même, paraissant d'une tenue parfaite et capable de causer métaphysique une heure durant, sans faire aucun impair, sans échapper aucune bévue. Je la nommerai Aexie. J'écoutais disserter Aexie avec un plaisir véritable, mais pour être bien franc et bien véridique, bien que je n'aie jamais eu la moindre intention de lui manquer de respect, je prêtais, au cours de ses monographies, une attention peut-être moins grande au sujet traité par elle qu'à ses jeux de physionomie, qu'aux mouvement vifs et alertes de sa bouche et de ses yeux, qu'à tout l'ensemble pimpant et agité de sa petite personne, ensemble qui contrastait assez étrangement avec la gravité des matières par elle examinées. Aexie était intelligente et bonne, entièrement incapable de mal faire.

Il n'y eut point cette année-là que des épisodes charmants, que d'agréables anecdotes. Les fournisseurs très variés auxquels

nous dûmes nous adresser ne se firent pas faute de nous traiter comme un champ d'exploitation : la presse hostile ne faillit point — *en son sacerdoce* — au devoir impérieux de nous déchiqueter et de travestir notre œuvre. Il n'y eut pas jusqu'au nombreux public fréquentant notre exposition qui ne se livrât parfois à de peu aimables démonstrations. Je me rappelle une singulière histoire. Un commandant en retraite, fastueusement décoré vint me demander, d'un ton autoritaire, l'âge de Mademoiselle Euterpe *** une des artistes les plus dévouées et les plus sympathiques à la R ✝ C et qui a toujours mis à la disposition de nos représentations, à titre absolument gratuit, son talent si souple, si original et si puissant. J'aurais pu simplement hausser les épaules devant la question incongrue du nimrodien, mais cette incongruité même m'exaspéra et je dis à l'ex-galonné que s'il eut été encore en activité de service je l'eusse signalé à son supérieur hiérarchique immédiat. Le bonhomme entra en fureur et parla de me provoquer, sans insister du reste quand il me vit tout prêt à le satisfaire. Il s'exhala en menaces et

trouva autour de lui un groupe d'une quinzaine de personnes, l'appuyant de leur approbation, et prétendant que nous devions au public *les renseignements les plus étendus sur tous les artistes par nous employés*. J'entrai en une sainte colère, et je me mis à expulser cette foule qui toute grognante et maugréante se retira néanmoins, M. le commandant compris, en annonçant que ma conduite inhospitalière serait signalée à qui de droit. Ce vague personnage ne m'a jamais transmis le moindre blâme, mais notre ami le vaillant musicien Bénédictus qui assistait à la scène et qui en avait vu les détails avec plus de netteté que moi-même, m'affirma souvent depuis le charme tout à fait inédit de ce spectacle : un simple civil chassant une multitude commandée par un foudre de guerre. . .

Pauvre foudre. . . . .

Nous eumes dans cet inoubliable dôme central plusieurs propositions présentant un intérêt notable : des offres de subventions sérieuses : aucun n'aboutit en raison de notre nature réfractaire à l'accaparement,devant notre refus invincible de nous laisser confisquer par quiconque. Les quelques mécènes, peu nom-

breux disons-le, qui se présentèrent auraient voulu s'emparer de notre idée et de notre organisation, et traiter en pays conquis cette chose considérable qui était l'épanouissement au soleil d'une grande conception artistique. Nous n'eumes jamais la moindre velléité de céder. Nous ne consentîmes point à brocanter le moindre fragment du voile d'Isis. Et toutes les générosités s'évanouirent... Nous dûmes reconnaître que certains fantaisistes particulièrement opulents nous eussent domestiqués avec une pleine satisfaction, mais que la race pure des dévoués à l'idée n'existait pas sur les plans argentifères. Beaucoup de paroles, beaucoup de gestes, de protestations admiratives et des louanges de toute espèce, mais décidément peu de louis d'or dans la noble escarcelle tendue au nom sacré de Montsalvat.

Mais si nous goûtions quelques amertumes au spectacle des rosseries humaines, quelle compensation dans la vie fiévreuse que nous imposait notre exhibition fantastique : Lever dès la première aube, empressé, rapide, sous les dernières impressions des beaux rêves qui exaltaient toujours en un plan supérieur la réa-

lité déjà superbe. L'ingestion presque indifférente, brusque et bousculée d'une nourriture quelconque, les bonjours de famille à la vapeur expédiés, et la précipitation vers le grand dôme, ce panthéon de nos destinées. Des voitures quand on le pouvait, en vérité rarement ! Mais quelle marche accélérée et gymnastique, avec des allures d'assaut et de conquête, quelle ardeur dans tous nos muscles, en la décision de notre marche en avant. J'avais toujours cette impression, vrai cadeau du ciel miséricordieux, qu'une grande réalisation nous attendait et que l'ouverture des portes nous ménageait quelque surprise gigantesque. On ne sait pas jusqu'à quel point cet amour des rêves est un soutien pour la vie, comme on se prépare à l'action pratique et féconde, dans les emballements de *l'entracte idéal*. Dès notre entrée, l'arrivée de la foule aussi bariolée de costumes que de sentiments. Des grands, des humbles, des *illustres*, *des clarissimi*, des tout petits, parfois des ambassadeurs, des ministres, des artistes, des lettrés, des savants, des nobles, des bourgeois, du populo même, toute cette théorie aussi disparate de sentiments que de plan

social et de costume,ne s'intersectionnait qu'au point central magique de l'invincible curiosité. Le séjour à la commanderie n'offrait pas une seule minute de réflexion possible et de tranquillité, il fallait renouvelant la dictée de César, répondre en moyenne à cinq à six personnes à la fois et sur les matières les plus diverses : il fallait ouïr et satisfaire simultanément les artistes les curieux, les employés, les fournisseurs, les ouvriers du Champ de Mars, vivement intéressés à la Geste, les personnages officiels, les acteurs et actrices, les auteurs innombrables de propositions sansationnelles, les journalistes qui pullulaient, sans que l'on put au milieu du brouhaha,parmi le croisement incessant des demandes et des réponses diagnostiquer sûrement si lereporter interwiewer était un ami, un indifférent ou un ennemi. A tout instant il fallait interrompre une dissertation métaphysique des plus hautes pour vérifier une addition sur quelque note fantaisiste, ou corriger au vol quelque bout d'épreuve de quelque mandement destiné à l'affiche ou à la parution dans les feuilles. Ajoutez les incessantes et véhémentes sollicitations aux fins d'entrées de faveur, dont nous étions très par-

cimonieux, la discussion des titres allégués par les pétitionnaires, l'affluence prolixe des remerciments émis par ceux qui obtenaient, la rancœur parfois violente et tapageuse des repoussés et évincés, l'examen fréquent des cas douteux, des conjonctures embarrassantes, la garde de nos catalogues très chers cette année-là et que maint visiteur s'efforcait à subtiliser, la surveillance incessante du tourniquet et sa vérification in fine, on aura une faible idée du casse-tête subi par les R+C, Grand Maître, commandeurs, chevalliers écuyers et servants d'œuvres. Vers le milieu du jour on s'échappait à la hâte pour prendre en quelque infect cabou'lo du Gros-Caillou une nourriture aussi défectueuse que hâtivement ingérée, sans songer même parfois, vu la précipitation de nos mouvements, à retirer nos insignes devant lesquels clients et garçons restaient bouche bée. Après d'exécrables dêjeuners on rentrait fébrilement au dôme où une simple absence de vingt minutes avait suffi pour accumuler à la porte de la commanderie une queue hétérogène, où les vieux coudoyaient les éphèbes, où les femmes se mêlaient aux prêtres, où les ambassadeurs, les gens du faubourg St-Ger-

main, les étrangers, les provinciaux, les employés, les soldats, les collégiens en rupture de pensionnat se confondaient et l'on peut dire s'entrechoquaient, et voulaient tous posséder une bribe de renseignement quelconque, souvent inutile et même saugrenu, avant d'aller se perdre dans l'immensité de cette galerie de deux cents mètres qu'il fallait encore, quinze et vingt fois par jour, traverser et retraverser au pas de course, dans toute sa longueur éreintante. Et la police qu'il fallait faire pour l'exécution, vers les six heures du soir de la fameuse jussion : ON FERME ! qui surprenait toujours les spectateurs de la façon la plus désagréable, et la numération de l'argent perçu, avec double et triple contre-épreuve, et l'entassement des louis, des écus et des pièces blanches dans un vieux sac mal assuré qu'il ne fallait point perdre de vue. Après l'issue, le retour pénible, presque toujours sans aucun mode de locomotion autre que le pédestre, un repas du soir au cours duquel la faim et la soif luttaient contre la fatigue envahissante, enfin la chute éperdue au bras du sommeil réparateur qui vous saisissait comme un fauve dans ses griffes, quand

quelque obligation impérieuse se rattachant à la Geste, ne vous contraignait pas à des veillées, à de nouveaux périples parmi les ombres de la nuit. Le dernier jour, après la clôture définitive de l'exposition, notre retour fut singulièrement pittoresque. Il s'opéra, exceptionnellement en voiture, et nous entassâmes dans un humble fiacre tout le bric-à-brac de nos accessoires de théâtre, toute la guenillerie de nos oriflammes polychromes, roses et noires, noires et blanches, jaunes et bleues, qu'un mois d'usage avait décolorées et fripées, toute la ferblanterie de nos Dieux... Et un vrai sac d'encens que nous n'avions pu épuiser en dépit d'une combustion incessante qui nous imprégnait d'odeurs hiératiques, et les moules à tarte qui avaient, pendant la représentation sublime, servi de réceptacles aux « cendres des aïeux ».

Les gens qui regardaient passer ce char numéroté, encombré de toutes ces frusques s'ébahissaient et s'inquiétaient : ils ne pouvaient en aucune sorte soupçonner l'enthousiasme fervent des voyageurs entassés là avec leur matériel démoli, se transfigurant à leurs propres yeux en chevaliers du Graal, en marcheurs

apostoliques. La deuxième Geste s'achevait aussi triomphale que la première, avec un accroissement notable de bravos et de sifflements de dilections et de haines, d'applaudissements et de contradictions.

III

Mérodack

Avant l'entreprise de la troisième Geste, un douloureux problème se posa : celui que doivent résoudre les nombreux intellectuels que les flots du pactole n'abreuvent pas, et réduits à tirer par sa vilaine queue cet infernal personnage qui vous jette plus fréquemment à la face des crottins que des pièces d'or. Le coût de la campagne précédente,où nul boyard n'était intervenu, se soldait au détriment du Grand Maître par un déficit considérable : l'exposition proprement dite aurait largement couvert ses dépenses, mais les frais de l'établissement d'un théâtre et de la représentation babylonienne avaient grevé au-delà de toutes les bornes le budget de l'ordre qui se réduisait

cette année-là à la cassette particulière du chef. Impossible matériellement de recommencer sur les mêmes bases : il ne vint pourtant à personne l'idée que les Gestes dussent être interrompues. Le commandeur de Géburah s'empara résolument du casque de Bélisaire et se résigna à faire la quête au nom de l'Idéal, dont nous nous déclarions les féaux en dévotion toute particulière. Cette mendicité que j'estimais avec raison glorieuse me réservait bien des amertumes, bien des pertes d'illusions sur la générosité pratique des plus emballés et des plus riches. Je m'adressai tout d'abord à un jeune marquis, très chaud partisan de notre œuvre, garçon, dépourvu de toute charge et pouvant dépenser par an soixante bonnes mille livres de rentes. Je l'appellerai le marquis de Tournesol. Tournesol alla, dans son zèle, dans son dévouement inappréciable jusqu'à s'offrir pour la surveillance du tourniquet, mais il déclara — la mort dans l'âme, toujours — qu'il ne pouvait même pas consacrer *un louis* à la manifestation d'art qu'il proclamait admirable. Je pensai qu'un certain comte que je nomme de Cerbère, par moi *extraordinairement obligé*, très favorisé de la fortune, à défaut d'autre

chose, éprouverait un sentiment de gratitude et nous accorderait quelque notable obole : Le dit cerbère ne répondit à aucune missive et ne se trouva jamais chez lui. Un baron que je qualifierai de Péter — trois cent mille francs de rentes authentiques — qui avait demandé à grands renforts de supplications trois cartes de faveur, sans doute pour ses domestiques, le baron Péter m'affirma la main sur le ventre, à l'énoncé de ma requête, qu'il avait un des meilleurs cuisiniers de la capitale, et que chaque fois qu'il me plairait de partager sa pitance, le matin ou le soir tout le plaisir serait pour lui. Un fils de gros banquier m'objecta ses différences quotidiennes au baccarat; un propriétaire de mines se retrancha derrière les grèves incessantes dues à la faiblesse du gouvernement, un clubman artiste prétendit cyniquement que les plaisirs de toute sorte, distractions nécessaires au support de cette « *chienne de vie* » absorbaient toutes ses disponibilités. Je ne me lassai pas facilement de tendre la sébile du grand art, et l'énumération de mes déconvenues constituerait une litanie fantastique d'invraisemblances et de dégoût. Comme l'année précédente, je rencontrai

ça et là quelques vaniteux très métalliques, qui eussent dépensé sans compter, à la condition de mettre la Rose † Croix dans leurs poches. Je répondis à l'un de ces philanthropes, c'est le nom que leur donne la Presse, m'appuyant sur un texte de prière ecclésiastique : Monsieur, le pain des anges n'est pas destiné aux chiens.

Il me répliqua : Rien pour rien, je suis assez riche, payez-moi en encens.

— Vous n'avez qu'a humer, lui retorquai-je, celui que nous brûlons chaque jour, et dont le parfum peut être respiré indistinctement par les malandrins et même par les caniches de ces dames.

Je dois mentionner, à l'honneur de celui que je désigne, qu'un jeune comte florentin, surtout riche en enthousiasme esthétique, parfait gentleman, et remarquable intellectuel, voulut prendre à son compte une nouvelle série de représentations babylonniennes. Qu'il reçoive ici publiquement un témoignage de gratitude qu'il mérite à un titre éminent entre tous les zélateurs officiels de l'œuvre. Cependant mes recherches personnelles étaient infertiles, et il me fallait un minimum de 200 louis pour que la troisième Geste pût s'or-

ganiser. Tout en désespérant presque devant la veulerie et la chiennerie de ceux qui auraient dû nous secourir, je m'acharnais, je persistais et comme je m'y étais pris longtemps d'avance, ma campagne prit les proportions d'une immense corvée... Ici comme ailleurs la Providence veillait... en ses voies impénétrables... le mot est bien juste car en vérité le salut de la manifestation troisième, en l'an 1894 de la Rédemption, provint d'une source tout à fait inattendue...

J'ai toujours dans ma vie répandu mes bienfaits, manibus plenis, et comme je l'ai dit souvent, je serai escorté à ma mort devant le Trône du grand juge par une armée d'obligés qui demanderont pour moi absolution et miséricorde. Il existait, il y a une dizaine d'années, je puis maintenant le désigner en clair puisqu'il est mort sans postérité, et que ma citation ne comporte envers lui qu'une grande et équitable louange, il existait un vieux petit gagne-deniers qui vivait de prêts plus ou moins usuraires faits aux étudiants et employés d'administation. Il était au reste assez modéré dans son usure et ne dépassait jamais huit pour cent. Il répondait à la dénomination

balzacienne de Fourchon. J'avais un jour rendu à Fourchon sans le connaître un petit service de quatre sous : je l'avais recommandé au juge de paix en un cas où une mauvaise querelle lui était cherchée, et mon appui lui avait été salutaire. Je l'avais complètement oublié parmi la foule innombrable de mes incessantes opitulations. Un matin, comme j'allais partir en quête, Fourchon se présente, se rappelle à mon souvenir et me tient ce langage imprévu :

— Monsieur et cher bienfaiteur, j'ai appris bien par hasard que vous étiez a la recherche d'une petite somme pour organiser votre exposition.

— Rien de plus vrai M. Fourchon.

— Je me suis même laissé à dire que vous éprouviez pas mal de difficultés.

— M. Fourchon, de rechef l'on vous a bien renseigné.

— Je vous prête la somme.

— Bah ! Bah !

— Combien vous faut-il ?

— Quatre mille.

— C'est fait..... Les voici.

Et il tira d'un crasseux portefeuille les bil-

lets bleus bien sales mais bien authentiques.

— Mais M. Fourchon... vous m'embarrassez.

— Vous Monsieur vous m'avez jadis tiré d'un fort ennui, je me souviens voilà tout, c'est très simple.

— Moins que vous ne pensez, M. Fourchon... mais enfin voyons. Il faut que vous me posiez des conditions très douces.

— Mes conditions sont absolument nettes et ne vous paraîtront pas trop rigoureuses. D'abord je me refuse à tout reçu, vous êtes un gentilhomme, vous l'avez prouvé *en me sortant de l'eau,* votre parole me suffit.

— M. Fourchon!

— Ensuite vous garderez cet argent aussi longtemps qu'il vous plaira.

— Soit... pour vous faire plaisir.

— Enfin je me refuse à tout intérêt qui dépasserait le cinq pour cent légal.

Je tendis la main à Fourchon et j'acceptai ses conditions inattendues. J'ajoute sans plus tarder que le lendemain même de la clôture de l'exposition je pus restituer à ce gentleman-robber son avance si obligeamment consentie. Après l'avoir chaleureusement remercié je le

priai de revenir le lendemain à la même heure et je m'amusai à lancer une quinzaine de petits bleus aux diverses adresses des personnes qui n'avaient pas accueilli ma sébile. Il en vint cinq à six. Je leur présentai Fourchon, je leur exposai sa générosité confiante et ma reconnaissance et terminai par cette parole bien en situation : Je désirais, Messieurs et chers amis, vous présenter cette curiosité extrêmement rare : un gentilhomme.

Cette petite vengeance bien innocente et bien douce ne m'a point été pardonnée.

Quoiqu'il en soit, grâce à un tel secours, la Commanderie put se mettre en mouvement pour la location d'une salle. Il ne fallait plus songer ni à Durand-Ruel qui était fort cher, ni au dôme Central qui imposait par ses dimensions et son éloignement de trop excessives fatigues. Nous arrêtâmes la galerie des artistes contemporains rue de la Paix, un local en bonne situation, mais un peu exigu : nous en fûmes quittes pour nous montrer plus sévères dans la réception des œuvres d'art, n'ayant plus deux cents mètres de cymaise à couvrir comme l'année précédente.

Le vernissage demeura dans la tradition de

foule énorme et de non pareil encombrement; les visiteurs dépassèrent assurément le nombre de dix mille, la circulation fut interrompue sur la voie publique de neuf à six heures du soir, et vu l'étroitesse des locaux, l'énorme majorité des curieux se trouva consignée à la porte. Du refuge de l'Opéra à la colonne Vendôme les équipages s'entassaient, l'engouement ne s'était point ralenti. La presse, comme les années précédentes, nous ouvrit largement ses colonnes, et nous fûmes accablés comme toujours, de louanges et de blâmes, d'adhésions hyperboliques et de sottes insultes, de railleries amères et de bravos. Notre première exposition avait présenté les deux tendances, bien distinctes de ta tradition classique et de l'impressionisme. La deuxième avait exhibé — forcément — une masse énorme d'œuvres de mérites fort différents : cette fois une sélection rationnelle put être opérée, les saints canons de l'art furent à peu près respectés, le tachisme et le pointillisme furent presque entièrement exclus. Les feuilles les plus hostiles, qui à aucun prix n'eussent consenti à nous adresser la moindre félicitation, se trouvèrent obligées de convenir que la Rose ✝ Croix

s'assagissait. Les critiques d'art, même malveillants, se livrèrent à des études longues et sérieuses, nous n'étions plus des envahisseurs bruyants, s'étant emparés par surprise des tréteaux de Tabarin et battant la grosse caisse pour assembler la multitude ; nous étions des conquérants, nous étant saisis, définitivement de l'attention publique, et nous maintenant avec constance et vigueur sur le terrain de nos acquisitions. On était forcé d'avouer, que sous la ferblanterie, il y avait quelque chose, et quelque chose d'intéressant et de captivant.

Je n'ai jamais pour ma part admis la sincérité des personnes qui nous reprochaient nos bannières, nos rubans, nos insignes et l'effusion de notre encens, non plus que les titres retentissants dont nous aimions à nous revêtir. Il faut connaître l'humaine nature, et la traiter selon la connaissance qu'on en possède. Une simple exposition d'art idéaliste avec un directeur, un administrateur et un secrétariat n'eut pas produit la dixième partie de l'effet que nous fûmes à même de constater à chaque Geste. Si ma commanderie s'était simplement appelée : bureau, avec une af-

fiche sur carton blanc, j'eusse manqué assurément les plus intéressantes visites attirées par un écriteau polychrome, des bannières de couleur insolite, et ce grand cordon de ma charge que je portais sans cesse avec autant de sérénité que de conviction. Dans les critiques qui furent faites de nos extériorités, entrait pour une bonne portion la jalousie intense que nous avions excitée de tous les côtés. Nous gênions considérablement le petit train-train ordinaire des expositions vulgaires et des petits salons d'à côté. Nous n'étions pas un petit salon à côté, mais l'expression, la représentation, sans doute imparfaite, d'une grande idée. Nous étions appuyés sur une doctrine, on s'en rendait compte, on le sentait rien qu'à l'impression générale éprouvée en un tour de salle ; la guerre déclarée au réalisme et aux poncivités banales, s'accusait avec une irrésistible évidence, nous avions déjà par notre simple exemple démoli bien des idoles, jeté à terre bien des faux dieux.

Nous eûmes un chagrin.

Nos grands chefs de file s'abstinrent d'exposer, dans la crainte de commettre dans une bagarre leur réputation inébranlablement assise.

Je n'ai pas à apprécier cette attitude qui après tout est humaine et compréhensible. Le Nautonnier arrivé au port, après bien des tempêtes, n'aime pas à se livrer de nouveau aux caprices de la tourmente et à risquer des avaries toujours désagréables. Mais si les illustrissimes ne nous confièrent pas leurs toiles, ils nous soutinrent énergiquement et nous témoignèrent leurs sympathies par de fréquentes visites. Nous étions bien les bons lutteurs d'avant-garde, livrant pour leurs formules d'acharnés combats, recevant sans lâcher pied les horions et les blessures. Quelques-uns, trop pitoyablement peut-être, nous traitaient d'enfants perdus, dignes d'être encouragés. Cette comparaison partait d'un bon naturel mais était exagérée. Et aujourd'hui combien de maîtres ont émergé de cette Théorie si contestée et si contredite, et quel immense effet, j'y reviendrai plus tard, est résulté de nos manifestations. Nous savions bien que l'approbation des plus hauts nous était acquise et qu'ils se réjouissaient en eux-mêmes de tous nos efforts, de toutes nos batailles, de nos formidables assauts à la forteresse de la routine, à la citadelle du terre à terre et de la médiocrité. Et nous nous con-

solions en somme de n'avoir point la participation officielle de ceux qui « in petto » nous soutenaient de tout leur cœur. Leur abstention étant conventionnelle, chacun s'en rendait compte, même dans le gros public.

Grâce au dévouement et à la générosité du jeune comte Florentin dont je parlais tout à l'heure, nous pûmes organiser à la demande d'une centaine de lettrés du plus haut vol une nouvelle série des représentations dramatiques dans la formule Rosi-Crucienne. Ce fut le chef d'œuvre déjà exhibé l'année précédente, dans l'immensité du dôme central que nous exposâmes de nouveau à l'admiration universelle, Babilou.

Impossible de songer cette fois à improviser un théâtre. Rendons à chacun ce qui lui est dû. Grâce à l'intervention active d'un de nos amis de haute intelligence et de grand talent dont je livre le nom à la gratitude des intellectuels, grâce à Fernand Hue, le directeur de l'Ambigu, M. Grisier mit son théâtre à notre disposition dans les conditions les plus bénignes et les plus avantageuses. Quatre salles entièrement bondées de toutes les notabilités littéraires de Paris acclamèrent de nouveau

Mérodack Baladan, l'archimage Nakounta, sa fille Samsina, et même la brute nemrodique, le farouche Sennakirib. Malgré tous les obstacles accumulés par la colère des rivaux, malgré l'état de santé d'Hathier, le principal interprète, qui eut la vaillance de jouer tout malade qu'il était, en dépit de toutes sortes d'anicroches, les unes provenant du hasard, les autres de la méchanceté humaine, la gloire du chef d'œuvre éclata de nouveau, il se trouva être l'événement parisien de la saison. M. Grisier témoigna sa satisfaction d'une façon extrêmement précieuse : il accorda dans ses propres magasins, un asile perpétuel aux encombrants décors de la pièce, et ce n'a point été sa faute si un incendie survenu quelques années plus tard a anéanti ces vestiges derniers d'une grande victoire intellectuelle remportée en plein Paris par un groupe anti-officiel qui avait soulevé autour de lui, au point de vue quantitatif du moins, bien plus de haines que d'admirations. Mais si l'on raisonne qualitativement, il est certain et indubitable que l'œuvre obtint la pleine et enthousiaste adhésion de tous les dramaturges loyaux, de tous les cultivés sincères. Bruxelles voulut

avoir Babilou : toute la troupe improvisée se transporta en cette belle capitale qui a la coutume d'offrir une si large hospitalité à toutes les manifestations du grand art. Triomphant de difficultés matérielles inouïes, la R ✝ C put aboutir au jour fixé, et la Belgique intellectuelle ne ménagea point ses acclamations à la tragédie Chaldéenne. Un groupe Rosi-crucien se forma aussitôt sous l'impulsion du peintre Jean Delville, un des héros de la troisième Geste, l'auteur si admiré de la *Tête d'Orphée*. Nous voulions pousser jusqu'au bout nos triomphes et représenter encore la trilogie de Prométhée, génialement restituée par le Grand Maître de l'Ordre,mais ce fut le temps qui nous manqua, et cet ouvrage de première beauté, unanimement refusé par les théâtres officiels n'a pas encore vu les feux de la rampe.

Le commandeur de Géburah tint à suivre de loin les traces de son chef de file et parvint à organiser dans une petite salle de Montmartre la représentation de son drame moderne Excelsior; scène qui se déroulait dans un milieu tout contemporain mais selon la formule Rosi-crucienne. Une jeune patri-

cienne est follement aimée par un poète aussi noble qu'elle mais indigent. Elle lui rend pleinement son amour. Mais sa morgue de caste lui fait refuser le mariage avec d'imcompréhensibles colères, d'inoubliables duretés. Elle épouse, dans son grand monde bêbête et futile, un porteur quelconque de huit reflets, et à la suite de cette concession aux mœurs de son faubourg, voudrait bien poursuivre ses flirts de naguère avec le malheureux Chatterton que son cruel orgueil a désespéré. Mais Chatterton est pour le moins aussi fier que la duchesse de Largeay et il refuse comme maîtresse celle qui n'a pas voulu être sa femme. La duchesse se venge comme la pire des rosses de son sexe, et trouve moyen de faire condamner sa victime comme coupable de vol, du délit le plus vil. Puis elle est envahie par le remords et au dénouement vient se jeter aux pieds du poète affreusement déshonoré. Elle est devenue veuve et offre le mariage refusé si brutalement autrefois. Le poète pardonne pleinement mais refuse le sacrifice de la duchesse. Il demeurera l'époux mystique de la femme régénérée. Ce drame où se révéla une comédienne de grand talent,

Mme de Bellac, fut accueilli avec la plus extrême faveur, trois fois à la petite salle Dupré, une fois dans cette triste B*** — dont il faut se garer avec tant de soin, conseil pratique — enfin au grand théâtre du Havre. J'ajoute que ni le Français ni l'Odéon n'en ont voulu, bien que d'après les hommes compétents un important succès fût assuré à cette œuvre. L'Odéon jugea que la duchesse se vengeait d'une façon trop effroyable et craignit de mécontenter le sexe — drôle de prétexte. — Le lecteur de la Comédie, mon ami Edouard Cadol, me fit cette réponse bien topique :

« Vous méritez, sans conteste, la lecture et la représentation, mais vous échouerez devant le Comité, infailliblement, en raison de la trop grande sincérité, de la trop haute loyauté de votre œuvre qui chagrinerait, à n'en pas douter, la petitesse et la mesquinerie atroces de notre public habituel ». Cadol me conseilla d'aller à un théâtre des Boulevards où il me pronostiquait une réception certaine et quatre-vingts représentations. Ma pièce dormit cinq mois durant dans les cartons dudit théâtre et je la retirai en faisant claquer les portes

avant que le directeur en eut pris connaissance. Mon exécration de l'attente, ma haine farouche pour les factions d'antichambre, m'ont empêché et m'empêcheront, sans doute, à jamais d'être un auteur dramatique, bien que je fusse absolument prédestiné à cette spécialité lucrative. J'ai fait avec Excelsior un roman qui a eu le sort moyen des romans d'aujourd'hui : le drame lui-même sommeille dans mes tiroirs et il y a peu d'apparence qu'une diane glorieuse vienne jamais exécuter pour lui la fanfare du Réveil.

La troisième geste vit surgir une admirable femme vraiment créée pour être l'Égérie de la Rose ✝ Croix, l'Égérie absolument platonique. Je l'indiquerai sous les simples initiales : Mlle de S. S. impénétrables par la foule, entièrement claire pour les initiés. Mlle de S.S. est peut-être la femme la plus parfaite au quadruple point de vue, physique, moral, intellectuel et artistique, qui ait jamais passé dans le champ de ma vision. Sa splendeur de blonde ardente aux grands yeux noirs, dut être incomparable, et cette beauté était adjuvée par une intelligence supérieure, des fa-

cultés musicales prodigieuses, et par dessus tout une tenue impeccable jointe à une importante fortune : tout l'ensemble de ces dons réunis dans son berceau par la théorie des bonnes fées devait lui assurer un destin admirable de gloire et de bonheur. Nulle futilité, nul amour des fanfrefuches, mais une haute entente de l'élégance et de la Véture qui la faisait toujours distinguer entre toutes dans les milieux les plus difficiles, les plus disposés à la critique et à la sévérité. Nulle frivolité de caractère, mais toutefois un grand amour du monde où longtemps elle brilla comme une perle rare, comme un diamant d'une pureté unique et d'un invincible éclat. Et Mlle de S. S. n'a pas eu de destinée. Au moment où elle eut été en situation de tout conquérir, ses parents devinrent infirmes, et elle se consacra au soin de ces vieillards avec un dévouement muet et persévérant, ne se plaignant jamais, n'exprimant pas un regret, ne manifestant pas une rancœur, et montrant que, parmi toutes ses hautes qualités, les principales se trouvaient être la piété filiale et la grandeur d'âme.

Il existe quelques personnes qui à l'instar

de M[lle] de S. S. s'envelissent dans l'obscurité et renoncent ainsi vaillamment à toutes les attirances de la vie. Mais leur renoncement est farouche, elles ne sortent plus du tombeau volontaire où elles se sont enfermées, et ignorent volontairement tout ce qui se passe dans le monde ambiant qu'elles haïssent pour l'avoir abandonné ! Tel n'a jamais été le cas de l'Égérie dont je célèbre les louanges. Quand son labeur familial, ce que j'appellerai sa besogne auguste, lui laissait quelque répit, elle accourait à Paris et se retrempait avec grande joie aux milieux artistiques et littéraires qui étaient ses naturels éléments. La jouissance qu'elle éprouvait en ces fugues légères transparaissait aux linéaments de son visage, sans en troubler la sérénité. Mais ces petits intermèdes de bonheur, toujours extrêmement brefs par ailleurs, étaient à la merci d'une lettre familiale même non pressante mais témoignant un désir de retour. Dès lors, et sans nécessité aucune, elle abandonnait son entra'cte idéal, pour se replonger dans l'austère existence du devoir obscur. Sur une simple missive de ce genre, nullement urgente, M[lle] de S. S. manqua sans hésiter la première de Lohengrin, elle, enra-

gée Wagnérienne ! Quand on songe à l'ardeur générale des Wagnériens, et que parmi ces enflammés elle était des plus ferventes, on se rendra compte du mérite surhumain dont elle fit preuve en cette conjoncture. Et sans humeur, sans ostentation, elle alla s'enfermer dans un train de nuit à l'heure même où l'œuvre du maestro sublime s'environnait d'un vaste ouragan d'acclamations.

Les affaires matérielles de la troisième Geste furent donc assez prospères pour qu'à l'issue de l'exposition il me fût possible de rendre au gentihomme Fourchon l'argent qu'il avait eu la magnanimité roturière de me prêter. Il ne voulut aucune rémunération, et j'eus toutes les peines du monde à lui faire accepter l'intérêt légal de cinq pour cent. Il refusa même le six pour cent commercial.

Cette Geste avait pu être conduite avec une économie relative considérable, surtout grâce au dévouement infatigable du quai Bourbon, qui s'était complétement mobilisé, et avait rendu à l'ordre les plus importants et les plus signalés services. Comme l'année précédente ces intellectuels n'avaient pas reculé devant la qualité des besognes, persuadés qu'ils

étaient, que tout effort même d'ordre infime, est absolument noble quand il s'effectue au service d'une grande idée.

Et l'appendaison des toiles, le transport et la plantation des décors, les courses de toute sorte, à pied ou sur les impériales d'omnibus, en ce mois de mars pluvieux ou grésilleux, les corrections d'épreuves diurnes et nocturnes, la surveillance à l'imprimerie de Clichy, l'inépuisable complaisance pour donner au public explications et renseignements, tout cela avec bien d'autres choses fut accompli par ces hommes de pensée, simplement, sans ostentation, sans espoir d'aucune rénumération de quelque sorte qu'elle fût, sans satisfaction autre que celle d'avoir été pendant quelques semaines, les *Concierges de l'Idéal.*

IV

NEBO

Maintenant l'organisation était bien établie, l'institution bien enracinée, le Dieu Samas avait prêté son éclat et son expansion à nos débuts, le dieu Nergal sa combativité lors de l'expédition véritablement transatlantique du dôme central, le dieu Mérodack son esprit de rectorat et de gubernation par édifier nos fondations techniques et rationnelles, nous allions avoir recours au dieu Nebo, le patron de la haute politique, pour défendre et exalter notre œuvre, non plus par la force désormais inutile, mais par la persuasion, dont tout gouvernement, si solide qu'il soit, doit faire son arme habituelle et préférée. Nous travaillâmes cette-année là dans le but d'attirer à nous

des individualités notables auxquelles nous renonçâmes d'avance à demander un concours matériel, notre vieux malandrin de Fourchon suffisant à tout, mais qui nous prêtèrent leur crédit et leur considération, et firent un contrepoids extrêment précieux au dénigrement systématique d'une certaine presse fielleuse et de certains groupes littéraires et artistiques, qui eussent voulu nous dévorer tout cru, après nous avoir pour le moins écartelés. L'ensemble des journaux avait salué la 3e Geste de toutes les louanges, sans arrière-pensée, mais les quelques folliculaires auxquels je fais allusion s'étaient perfidement emparés de quelques œuvres, peut-être un peu inférieures, peut-être un peu sytématiques, pour nous abreuver d'injures et de quolibets. Au fond ces gens-là nous portaient une haine philosophique ; ils sentaient bien que la propagation éclatante de nos doctrines au moyen des arts plastiques nous donnait une publicité immense, et portait aux théories matérialistes le coup le plus redoutable qu'elles eussent reçu depuis longtemps. Ces Zoïles tout imprégnés de la mauvaise foi la plus insigne, passaient sous silence les ouvrages indiscutables qu'ils n'au-

raient pu attaquer sans se faire honnir, puis perfidement, avec une rosserie parfaite, s'emparaient d'un tableau un peu étrange, d'une statue un peu douteuse, pour se livrer à des éjaculations d'outrages où l'on sentait bien la colère des vaincus rongeant le pied triomphal qui les maintenait couchés à terre. Après les critiques sur nos grands cordons et les pourpoints du Grand Maître, sur nos proclamations et nos cassollettes d'encens, sur notre étendard triple dont on ne cherchait pas à sonder le lumineux symbole, on inventa de toutes pièces des contes bleus ou plutôt noirs, qui ne pouvaient être écoutés que par des gens à exécration préconçue. Nous avions la coutume essentiellement catholique d'entendre une basse messe à Notre-Dame avant l'ouverture de nos expositions. Ne fut-il pas raconté dans des feuilles à la réputation très sérieuse, qu'au moment de l'élévation, tous les Rose ✝ Croix avaient tiré leurs poignards, et qu'après le saint Sacrifice le Grand Maître était monté sur l'autel.

On nous confondait sans doute avec la famille de l'illustre comédien Frédérick Lemaître. Frédérick dans un moment de colère

avait un soir maudit ses enfants. Le lendemain dès l'aube il les arracha au sommeil et leur dit simplement : suivez-moi. Les jeunes gens purent croire à un nouveau sacrifice d'Abraham. Il les conduit à Notre-Dame, entre dès l'ouverture des portes, fait agenouiller ses fils au nez des sacristains médusés sur les marches du sanctuaire, et s'adressant à Dieu de sa voix la plus théâtrale il s'écrie :

Mon Dieu, dans un moment de folie j'ai maudit ces pauvres enfants... mon Dieu n'écoutez pas cette imprécation d'un père qui déraisonnait... bien au contraire bénissez-les... bénissez-les...

Je comprends que cet emballement paternel eût prêté à sourire, mais ce qui est plus difficile à s'imaginer est qu'un groupe d'une dizaine d'hommes allant entendre sans bruit ni fracas une messe de six heures ait pu exciter les sarcasmes en question.

Il fut affirmé également que nous prenions une part très assidue aux sacrilèges et aux blasphèmes de la messe noire, et une célèbre publication qui durant plusieurs années jouit d'une grande faveur auprès du clergé, *le Diable au* XIXe *siècle* imprima tout au long que si

je m'approchais des sacrements c'était dans un but de pollution et de profanation. Quelques desservants de mon pays lurent avidement ce factum plus ridicule encore qu'infâme, et voilà pourquoi le clergé qui devrait me porter aux nues n'est pas très éloigné de me réputer digne de l'enfer.

Quoi qu'il en pût être de toutes ces attaques et de toutes ces petites rages, le vernissage de la quatrième exposition d'art idéaliste ne le céda en rien à ses frères aînés, au point de vue du concours immense des curieux de toute espèce. De huit heures et demie du matin à six heures du soir, pour ma part et portion, il me fut impossible de bouger de ma commanderie, qui, en cette salle exiguë, se bornait à être une embrasure des plus étroites, tout à fait comparable à l'armoire d'Hernani où l'empereur Charles-Quint est si mal à l'aise. Un genre de visiteurs tout particulièrement intéressant se montra : Les marchands de tableaux. Ils constataient que le mouvement Rosi✝crucien avait porté et que de tous côtés l'œuvre d'art symbolique était appréciée et demandée. Cette consécration par le monde des affaires était notable et vraiment symptô-

matique. Dès le deuxième jour se présentèrent en effet plusieurs amateurs mettant à leurs offres des prix considérables. L'évolution rationnelle et prévue s'accomplissait. L'École de Manet se trouvait bel et bien battue en brèche et menacée de dépossession. Les critiques impartiaux devaient convenir que l'entrée dans cette salle minuscule donnait une impression toute particulière, à la fois vague et profonde, portant au rêve et à la méditation, n'ayant aucun point de commun avec l'effet produit par les cinquante salons officieux qui se disputaient déjà l'attention publique, et même par ces graves salons officiels où trônaient les pontifes de la vente contemporaine.

La première grande dame qui nous honora de très fréquentes venues, et je dois le dire de toute sa bienveillance, de toute son admiration, sans compter d'exquises gracieusetés, fut la baronne de W... d'origine hollandaise et réprésentant avec une entière dignité ce petit peuple honnête et loyal. La baronne mariée en Bavière était hautement apparentée, et en relations avec toutes les cours de l'Europe. Sa bonté était vraiment parfaite son amabilité non pareille ; son intelligence d'une grande

subtilité, son exquise délicatesse lui permettaient de se rendre un compte exact de la portée et de la signification de notre effort. Elle vint à *onze reprises* différentes passer deux et trois heures à l'examen minutieux et compétent des œuvres exposées, nous amenant chaque fois des groupes d'amies appartenant à son highlife étranger, toutes très compréhensives, avec des dispositions et des intentions bien nettement et bien exclusivement sympathiques. Quand un détail étonnait la baronne, elle nous questionnait franchement sans gène aucune et acceptait sincèrement nos réponses. Elle professait à notre égard une affection intellectuelle des plus vives, des plus démonstratives sans jamais franchir les bornes que lui imposaient sa haute éducation et son tact merveilleux. Nous eûmes la très grande joie, dont le ciel à défaut du clergé doit nous tenir compte, d'amener cette âme si sincère, si distinguée, si pleine d'élévation, à la religion catholique dont le prestige depuis longtemps la sollicitait.

Et à l'occasion de ce grand événement elle voulut nous recevoir à sa magnifique villa d'Argenteuil. Je n'ai pas gardé souvenir d'un

accueil à la fois aussi vraiment cordial et somptueux. D'abord pour nous honorer la baronne, s'était environnée de tous les hôtes de distinction qu'elle avait pu réunir, d'un véritable parterre de princes, appartenant surtout à la Colonie étrangère. Lucullus lui-même semblait avoir présidé au repas qui nous fut offert ; en nulle autre occasion de ma vie je n'ai pris part à un festin semblable, sauf à la table même de notre Amphytrionne qui à compter de ce jour nous envoya invitations sur invitations. Après le dîner tout le jardin fut illuminé,rien ne fut négligé pour donner à cette fète l'éclat le plus extraordinaire.Nous étions comme bien on pense l'objet de la curiosité intense de tous les conviés au banquet de ce jour, des femmes en particulier — une théorie de femmes délicieuses, — nous pressaient de questions et buvaient comme des oracles toutes les réponses qui émanaient soit du Grand Maître soit de ses subordonnés hiérarchiques. Nous jetâmes là de nobles semences religieuses, philosophiques esthétiques et même sociales. Et les idées Rosi-cruciennes semblaient attirer puissamment tout cet auditoire exotique, entièrement

ravi, enchanté, conquis, qui eut été capable, au moment même, de pousser l'admiration jusqu'aux conséquences pratiques, jusqu'à des offrandes considérables. Nous nous abstînmes totalement : Fourchon pour le moment nous suffisait et notre désintéressement ne fut pas la moindre surprise de tous ces opulents convives qui ne demandaient qu'à nous couvrir d'or.

Le Grand Maître développa dans son beau langage cette pensée que l'Ordre ne demandait jamais rien au-delà de ses besoins du moment, et ne pouvait même rien accepter au-delà du pain quotidien. La Baronne voulut mettre le comble à ses gracieusetés en nous présentant à quelques jours de là, à une très charmante et très aimable princesse, l'infante Eulalie qui nous fit l'accueil le plus empressé et le plus flatteur. Notre audience dura une heure entière et je n'oublierai pas une thèse soutenue par le Grand Maître à l'Altesse qui témoignait de son goût pour le cyclisme : Une princesse ne peut se permettre une semblable distraction, car tous ses actes même les moindres doivent pouvoir être inscrits au Grand-Livre de l'histoire. L'infante écouta

les très éloquents développements de cette thèse avec une bienveillance extrême, elle défendit, non sans finesse, non sans énergie, son amusement de prédilection, et finit toutefois par se rendre, du moins en paroles, aux raisons supérieures qui lui furent exposées. A dater de cette époque Son Altesse daigna honorer de ses fréquentes visites le Salon de la Rose✝Croix.

A cette Geste se rattachent de très intéressantes et importantes conquêtes dans le monde des sciences occultes, attiré comme bien on pense dans notre mouvement d'art et dans tout l'ensemble de nos manifestations intellectuelles.Nous reçûmes le colonel de Rochas, le plus probe, et le plus scientifiquement exact de tous les expérimentateurs de la haute science et aussi le plus modeste et le plus digne. Rochas a fait des expériences dignes de rivaliser avec celles de William Crookes, mais l'anglomanie dont la mode continue à sévir a empêché que ses travaux eussent tout le retentissement qu'ils méritaient. Je suis heureux de leur rendre justice en ces pages : sans dénigrer le moins du monde le savant anglais qui a fait de merveilleuses découvertes, j'insiste pour

que le savant français obtienne la part de renommée qui lui est si légitimement due. Nous fîmes aussi la rencontre dans les Salons de la baronne du célèbre physionomiste Ledos, que l'ensemble de ses études rattache étroitement à l'ésotérisme. Ledos lit sur le visage humain comme dans un livre ouvert et imprimé en gros caractères, sa perspicacité déconcertante vous indique au bout de quelques minutes d'un examen très attentif votre caractère votre tempérament, vos penchants, vos passions, vos qualités même les moins apparentes, vos défauts même les plus cachés, et enfin le sens général de votre destinée, déduit tant de ses observations que de la Science astrologique, dont il démontre géométriquement la réalité et la puissance. Du reste ce n'est pas nous qui avons besoin d'être convaincus sur ce point. Ledos vous expose votre passé dans son ensemble avec la précision d'un camarade qui aurait vécu à vos côtés : il pronostique les probabilités futures avec une sagacité surprenante, que l'avenir — j'en ai été souvent le témoin, confirme et justifie. Il y a dans ces vaticinations des paroles concernant d'incroyables détails, qui pour être lus sur une

physionomie demandent une science étonnante jointe à une prodigieuse intuition. Ledos me dit un jour : Méfiez-vous des armes à feu vous n'ètes pas fait pour vous entendre.

Or j'ai eu toute ma vie une antipathie naturelle pour ces ustensiles barbares. Je n'ai jamais aimé la chasse ni possédé un fusil, et je me souviens qu'en ma petite enfance, pour trois ou quatre fois que je m'amusai à tirer des *coups de pistolets* non chargés munis de simples capsules, de petits éclats se produisirent régulièrement, il me jaillit aux bras et aux jambes de petits fragments de cuivre qui y sont demeurés. J'ai l'intime persuasion que si j'assistais à une chasse un accident se produirait à mon détriment, mon éminent physiognomoniste m'a vivement engagé à persister dans mon éloignement pour le Nemrodisme et tout ce qui s'y rapporte ; et par ailleurs je le remercie publiquement ici de m'avoir, à l'époque la plus pénible de ma vie, montré d'un geste sûr, l'horizon prochain de la revanche et du succès, si longuement attendus.

Ce fut à la même époque que notre salon

fut visité par le plus éminent de tous les prêtres que j'aie connus, la plus haute intelligence sacerdotale qui m'ait exposé et démontré les magnificences de la Foi. Je parle d'un homme que j'ai bien souvent cité dans mes livres et à qui je porte une amitié spirituelle mêlée de vénération... il s'agit de celui que nous appelons le père Alta, qui est officiellement un humble desservant de paroisse lointaine, et réellement une des plus hautes lumières du clergé contemporain. Aucun rationaliste sincère ne peut rejeter les arguments philosophiques ou théologiques du père Alta, il agrandit immensément l'horizon religieux que l'enseignement général tend à abaisser et à rétrécir, et il ne procède point par inventions ou théories personnelles, il recourt à la tradition si généralement ignorée et qu'il connaît comme pas un : son admirable exégèse s'appuie sur tous les textes, sur tous les monuments, sur tous les vestiges sérieux du passé dont il vous révèle le génie et la lumière. J'affirme que le Père Alta est le seul capable de monter dans la chaire de Notre-Dame, qui depuis quelque temps, hélas, est tenue avec une fâcheuse médiocrité. Le Père

Alta à Notre-Dame ! Ce seraient les conversions par centaines, dans les plus hauts sommets du monde intellectuel encore réfractaire à la vérité catholique. J'exprime là bien entendu un vœu stérile, le Saint Ordinaire de Paris a trop l'habitude de confondre la routine et la vérité. Une seule fois, en sa carrière déjà longue, le père Alta a possédé une situation à moitié digne de lui, il n'a pu la conserver, abandonné qu'il a été par ceux, qui auraient dû le soutenir invinciblement. Il a été sacrifié par ses protecteurs et chefs naturels à la basse rancune de bigottes imbéciles, concevant la religion comme pourraient le faire les esquimaux, les patagons, les lapons, peut-être les phoques. La grande ennemie du Père Alta est une femme qui prie *pour que les damnés souffrent davantage* ! Horreur ! infâmie ! Et ces Erynnies osent se dire chrétiennes, lisent parfois saint Paul le grand apôtre de charité ! Ah ! que j'anathématise ici de toutes mes vigueurs indignées ce troupeau de béguines plus méchantes encore que stupides, et qui transforment l'Église de Dieu, l'Église divine et lumineuse, en un abject et fétide ergastule, où jamais ne voudra entrer un être doué de

raison, de bon sens, de noblesse d'âme. Jésus-Christ dans sa miséricorde est venu sauver toutes les créatures humaines, même les dévotes, même les affectées du cretinisme le plus transcendantal. Mais par dieu! Que ces brebis galeuses restent enfermées dans leurs ténèbres, et n'aient pas de prosélytisme, et ne fassent point rejaillir le fiel infernal de leurs haines sur les vrais apôtres de l'Évangile, sur les quelques phares éclatants qui nous servent de guides parmi tous les brouillards, et ne séparent jamais de la foi la charité et l'espérance.

J'eus à cette époque la très grande satisfaction intellectuelle d'un colloque entre ce P. Alta et mon très célèbre et sympathique ami le docteur Max Nordau partisan des doctrines positives. Chacun sait que Nordau est un des hommes les plus distingués de ce temps, non seulement comme savant technique mais comme philosophe et comme écrivain. J'ajoute que sa bonne foi est éclatante et que chez cette nature si éminemment remarquable et riche de tous les dons, le plus noble cœur s'allie à l'intelligence la plus vive, à la perspicacité la plus profonde La discussion entre

Alta et Nordau se prolongea pendant trois heures, bien entendu avec une courtoisie irréprochable, et à la fin de cet entretien fameux, depuis bien souvent renouvelé, l'apôtre de l'ésotérisme catholique et le protagoniste du positivisme en étaient arrivés à ne plus être séparés que par l'épaisseur d'un fil de soie. J'espère fermement que cette légère divergence s'effacera quelque jour et que nous compterons Nordau parmi les nôtres, ce sera pour nous un grand plaisir et un grand honneur. Très peu de jours après j'eus encore la bonne fortune d'assister à une joûte oratoire et philosophique du même genre entre le même Nordau et le Grand Maître de la Rose✝Croix soutenant les mêmes doctrines que le père Alta, mais dépassant les frontières de la question religieuse et philosophique pour aborder l'examen général de toute les questions intellectuelles. Ce combat singulier fut admirable, indicible. Aucune analyse valable n'en peut être donnée. Il se prolongea de sept heures du soir à une heure du matin. Nordau avec sa logique serrée, son érudition universelle, et son incomparable sagacité tendait à acculer son illustre interlocuteur dans une impasse et

arrivait tout près du résultat. Mais, à ce moment, le théurge catholique et occultiste avait une envolée sublime, tant dans le feu de l'idée exprimée que par la forme dont il la revêtait, et se dégageait superbement, par un trait, une formule, une sentence revêtant l'aspect transcendant qu'ont la plupart du temps ses énonciations. La conversation s'engagea comme par hasard sur les avantages et les inconvénients du café et s'éleva par degrés jusqu'aux plus hautes spéculations métaphysiques. Entre temps, les adversaires cessèrent leur divergence sur une région du terrain esthétique, et communièrent dans l'admiration sans réserve des grands génies qui s'appellent Beethoven et Wagner. Bien que ses principes soient presque en toute matière différents des nôtres, nous avons toujours considéré Nordau comme un Rose✝Croix honoraire, à cause de la grande amitié qu'il nous a toujours témoignée, des études remarquables, impartiales et très sympathiques par lui consacrées à l'examen de nos manifestations; enfin en raison de la constante assiduité avec laquelle il a suivi tous nos efforts, encouragé toutes nos Gestes, exposé dans les grandes

feuilles étrangères tous nos résultats obtenus. Que cet intellectuel aussi cordial que cérébral, fait énormément rare, reçoive en ces lignes l'expression de ma plus fidèle, de ma plus invariable amitié.

Vers la fin de la saison d'été de cet an de grâce mil-huit-cent-quatre-vingt-quinze, une des plus grandes dames de l'aristocratie parisienne voulut s'offrir dans ses salons immenses la représentation de Babilou. L'auteur était déjà parti chercher sur quelque plage inconnue un repos bien gagné après tous ses labeurs : je dus organiser moi-même avec le concours de tous nos zélateurs Rosicruciens la préparation et l'exécution de ce spectacle : le souvenir m'en est resté bien curieux, bien singulier, bien fertile en enseignements. Cette entreprise offrait des difficultés inouïes de toute espèce ; la haute Patricienne à laquelle je m'empresse de rendre hommage pour son intention esthétique, ne voulait, malgré son immense fortune, consacrer qu'une somme extrêmement restreinte à l'exécution du chef-d'œuvre chaldéen. On rencontre souvent de ces bizarreries et de ces contradictions chez les personnes les

mieux titrées et les plus opulentes. L'amour du faste se mêle toujours à d'inconcevables mesquineries, à d'incroyables réticences de bourse. Les cachets de nos comédiens furent réduits à des chiffres invraisemblables d'exiguïté, et il fallut tout leur dévouement à notre idée et à l'œuvre du Grand Maître pour qu'ils consentissent à jouer dans ces conditions insolites. Du reste l'originalité la plus étrange régnait dans ce palais splendide : je fus admis un certain jour à l'honneur de déjeuner et je mangeai les plus excellentes choses sans qu'une goutte de liquide quelconque me fût offerte, pas même de l'eau ; il n'y avait sur la table ni verre, ni bouteille, ni carafe. Je fus, il est vrai, informé qu'aux environs de quatre heures, si je n'étais point encore parti, on m'offrirait une tasse de thé. Je pense que ces honorables personnes suivaient un traitement contre la polysarcie. Par suite des petites manies de son Altesse la maîtresse de maison, le rideau ne put se lever qu'à dix heures du soir... par exemple devant le plus beau parterre d'épaules aristocratiques et de nobles gorges qui se puisse imaginer. Vraiment l'aspect était d'une

suggestion intense de cet océan de chairs tout illuminées de pierreries, et qui se mouvait et ondulait sous l'éclat des lustres avec la grâce d'un roulis léger quand une douce brise caresse les flots. Le premier acte fut écouté religieusement et très applaudi... Ces personnes ont de bonnes intentions esthétiques et parfois de vagues échappées vers la compréhension de l'intellectuelle beauté. L'admirable deuxième acte le plus saisissant, le plus sublime, commença à être troublé par les conversations et chuchotements ; la grande scène du renversement des dieux qui emballait jusqu'aux ouvriers du Champ de Mars ne souleva dans ce milieu archiselecte que des applaudissements discrets. Le troisième acte si pathétique s'acheva dans le bruit des causeries et des chaises remuées, et il fallut que Laguerre et Baude de Maurceley imposassent silence presque violemment à toute cette gentry faubourienne incapable d'une attention soutenue, d'une impression persistante, quand l'archimage adresse à Sennakirib cette imprécation si merveilleuse d'énergique beauté : « O conquérants ! Race de guerriers, honte de la nature, déshonneur de l'histoire, vous

n'entrerez jamais dans la vie éternelle. Entre le ciel et vous, barrière infranchissable, se dressera énorme et empesté, le charnier de vos gloires ! » Je pris sur moi l'accomplissement d'un douloureux sacrifice : la suppression du dernier acte, ce chef-d'œuvre de poésie métaphysique qui eût été assurément profané par l'inattention de l'auditoire. Du reste il était trois heures du matin au moment où le rideau se baissa sur le triple gémissement émouvant et grandiose : « Terre de Chaldée ! Terre de Babilou ! Terre de la Patrie ». Une jeune femme qui songeait au réveillon, n'osa-t-elle pas murmurer à deux pas de moi : « Soupe de Chaldée.»

Il faut rendre cette justice à la grande dame qu'un souper remarquable fut servi, et tout spécialement à l'usage des Rose✝Croix et des interprètes de Babylone. Cette fois les liquides ne manquèrent point et furent aussi abondants qu'exquis. L'aurore se levait quand nous regagnâmes nos demeures, heureux quand même de la manifestation, mais peu satisfaits de la légèreté de ces mondains qui s'étaient rendus là par genre, par chic, par snobisme, qui, sans être absolument

clos aux sensations tragiques, n'avaient pas vibré comme il convient, n'avaient pas salué d'un suffisant hommage ce dialogue sublime tel qu'ils n'en avaient jamais entendu, qu'ils n'en entendront plus jamais : NEVERMORE.

V

ISTAR

Le chapitre où il est traité de la cinquième Geste doit être mis sous l'invocation de la *bonne déesse*. Un grand événement venait de se réaliser dans de magiques circonstances : Le mariage du Grand Maître. On fit autour de cette union un bruit énorme, une publicité colossale, autant certes que pour notre fameuse exposition de l'an de grâce 92 chez Durand-Ruel. Trois mille articles de journaux furent signalés par l'*Argus de la Presse*. La cérémonie de l'église Saint-Thomas d'Aquin fut inoubliable. Trois étages de spectateurs se superposaient dans le temple regorgeant de foule ! Il y eut un très beau discours du vénérable curé de la paroisse qui eut la courtoi-

sie et le courage de donner au Grand Maître son titre Rosi-crucien, ce que les dévots, paraît-il ne lui ont jamais pardonné. C'était par une magnifique journée d'hiver, sous un de ces soleils, splendides à l'heure méridienne, et disparaissant si vite dans les brumes rouges d'un crépuscule glacé. Un plein contentement épanouissait tous nos visages. Nous avions la persuasion d'une apothéose, d'un parachèvement. Et d'une assomption glorieuse de l'ordre, entraîné par son Maître dans le repos de la domination conquise et les honneurs du triomphe. Une recrudescence de curiosité se produisit autour de l'exposition et le nombre des œuvres offertes et acceptées s'augmenta dans des proportions tellement considérables que la petite galerie de la rue de la Paix ne suffit plus à contenir les toiles et les statues symboliques qui affluèrent pour obtenir la consécration Rose✝Crucienne. Nous louâmes, avenue de l'Opéra, une grande salle éclairée du matin au soir par la lumière électrique, et l'effet de cette clarté de féerie et de rêve sur les ouvrages exposés se trouva extrêmement favorable et très saisissant. Nous n'eûmes pas besoin, cette année-là, de recourir aux bons

offices du gentilhomme Fourchon, le propriétaire de la salle, émerveillé de notre bruyante renommée, trop heureux de nous ravir à son confrère de la rue de la Paix, se chargea spontanément de tous les frais principaux et accessoires, moyennant l'abandon d'une partie de la recette. Pour la première fois, la haute expression d'art par nous représentée revêtait à l'avance une valeur vénale et appréciable en gros sous. C'était assurément un résultat considérable et dont nous avions tout lieu de nous féliciter. La presse hostile, n'étant point de cet avis, tournait en facile dérision ces chevaliers de l'idéal, qui tendaient leur sébille et vendaient à beaux deniers comptants *des tranches de beauté abstraite, des boisseaux de canons esthétiques*. Ceci fut écrit avec bien d'autres choses encore. Notre sérénité n'en fut point altérée. Nous possédions en somme malgré tout, assez de sens pratique pour préférer l'aisance au dénuement. Je ne sais vraiment pourquoi il est presque passé en adage qu'un idéaliste doit marcher pieds nus, qu'un poète doit mourir de faim. Trop souvent il en arrive de la sorte, et cependant d'illustres exemples en sens contraire ont maintes fois existé. Vic-

tor Hugo, pour ne citer que celui-là, un grand parmi les grands, divorça de bonne heure avec la misère, ce qui ne fit aucun obstacle à ses magnifiques compositions. Je sais bien qu'on s'en est vengé en le traitant d'avaricieux, je m'élève contre cette injurieuse assertion. Bien que dans son ensemble le caractère de Lamartine fut plus sympathique et plus haut que celui de son rival, sur le point spécial qui nous occupe, tout Rosi✝crucien que je sois, je déclare, j'affirme préférer Hugo mettant de côté deux ou trois millions, au chantre de Jocelyn dissipant cinq millions dans un faste inutile, cinq millions qui ne provenaient pas uniquement de son escarcelle. Il faut renoncer à l'admiration exclusive de l'esthète aux longs cheveux, aux joues caves, à l'estomac creux et aux pâleurs phtisiques. Gilbert n'eut rien perdu à ne pas être un aussi infortuné convive et à prendre place en un banquet plus confortablement servi. Jamais la R✝C n'a eu l'idée de spéculer et de devenir une affaire, elle a eu l'ambition tout à fait légitime de se suffire à elle-même puisque ses riches partisans ne se souciaient pas de la subventionner. Et elle devint une bonne ménagère sans croire

pour cela encourir d'autres reproches que ceux des détracteurs qui eussent voulu la voir au bureau de bienfaisance.

La présence du Grand Maître fit défaut à l'ouverture de la Geste, il se trouvait à Rome auprès des chefs d'œuvre, *ad sua limina*, et nous envoya de la ville éternelle un superbe mandement. Mais l'ordre était si bien hiérarchisé que l'absence du chef n'entrava point la manifestation esthétique et qu'il ne cessa en aucun temps d'exercer sa puissante action. La foule se précipita comme aux précédents vernissages, huit mille cartes rouges — c'était la couleur du premier jour — furent encore dénombrées et nous vîmes défiler avec tout l'armorial et le Tout-Paris artistique, la haute finance et même la basoche. Les marchands de tableaux, comme l'année précédente, accoururent dès les premiers moments, et je dois faire allusion à l'un d'eux, colossalement riche, qui demanda un jour l'autorisation de visiter en étant exempté de la rétribution de un franc perçue au tourniquet. Il fut imité dans sa parcimonie par un argentier des plus opulents appartenant à la banque cosmopolite et qui déclara ne vouloir entrer que gra-

tuitement. Il ne s'agit pas de Rotschild. Le nom se termine par la première note de la gamme ordinaire. Je me crus obligé de faire au monsieur un mauvais compliment revêtu de la forme la plus courtoise,il saisit le sens de l'apologue et me répondit,sincèrement je crois, cette phrase monumentale : *Vous ne sauriez croire, monsieur, l'ennui matériel, étranger à toute question de dépense, l'ennui qu'il y a à mettre la main au gousset. On imprime de la sorte aux muscles du bras un mouvement contre nature qui est aussi disgracieux pour les autres que pénible pour soi-même.* Naturellement je ne pus que m'incliner tout en songeant qu'un pauvre ne penserait point à protester contre l'anti-esthétisme du mouvement et affirmerait que ce *geste est beau*. Le même grand seigneur exotique déclara vouloir pour dix louis une toile qui fut vendue, 300 louis le soir même : il possédait, il est vrai, de magnifiques cigares à six francs la pièce qu'il fumait voluptueusement sans jamais en offrir à personne. J'ai exprimé plus haut que j'écrivais une histoire et des souvenirs, non des coulisses, et une anecdote de ce genre pourrait auprès de certaines gens

passer pour un potin coulissier. Ce serait une erreur complète. De tels récits sont l'occasion de hautes déclarations à portée philosophique et sociale. L'avarice qu'il ne faut pas confondre avec une sage économie, l'avarice chez tous antipathique, est véritablement odieuse chez les riches. Et je ne me lasse jamais de la stigmatiser et de la flétrir. Et dut-on m'accuser d'anarchisme, ce qu'on a fait du reste quelquefois, je ne puis m'empêcher de souhaiter quelques grammes de panclastite dans certains coffres-forts, aux environs de certaines bourses. Après la scène de M***, qui aimait si peu à ramener vers son corps, à la hauteur du ventre, son index et son pouce, j'écrivis dans un journal du soir inspiré pour ce fait, une chronique d'une virulence extraordinaire, tellement qu'on eut la velléité de me poursuivre en vertu de la nouvelle loi sur les associations de malfaiteurs. J'ai manqué cette auréole avec plusieurs autres. Mais je me suis offert la satisfaction d'envoyer l'article au personnage en ut mineur, qui a, dû en trouver la lecture plus désagréable encore que l'effort nécessaire pour insinuer ses doigts dans la pochette du porte-monnaie.

Une nouvelle et importante recrue fut faite en ces jours-là pour l'ordre du Temple et du Graal. Il s'agit d'un officier colonial désabusé revenant de l'Extrême-Orient, avec une documentation fort précise très peu favorable aux Européens, qui exportent en ces contrées lointaines le flambeau de la civilisation trop souvent accouplé aux torches incendiaires. Nous avons en Rose-Croix des sentiments particuliers sur l'armée. Autant nous aimons et exaltons les héros tels que les Croisés, et tous les acteurs des grandes épopées françaises, autant nous exécrons les soudards et les pandores. L'habitude de traiter l'Oriental comme une bête nuisible est philosophiquement monstrueuse et engendre les plus déplorables résultats. L'Oriental nous est inférieur pour la religion c'est incontestable, mais en philosophie, en psychologie, en morale même il est parfois capable de lutter avec nous. Les Kings Chinois sont des monuments de sagesse et de grande intuition métaphysique. J'admets parfaitement la pénétration occidentale mais plutôt par la science et la persuasion que par le fer et par le feu. Je sais bien qu'il est plus difficile de donner une bonne raison qu'un

bon coup de baïonnette, cependant c'est à la prédominance de la raison sur la baïonnette que doit se mesurer la grandeur d'un peuple. La force n'est acceptable que mise au service du droit. L'épée n'est noble que si elle se brandit au nom de l'Idée pour le service des principes de l'établissement des lois éternelles. Le soldat que nous aimons s'appelle Lohengrin, nous préférons les cygnes aux chevaux des cuirassiers et la caserne qui possède nos dévotions exclusives a le nom sacré de Montsalvat.

L'officier désabusé nous fournit de très précieux renseignements sur l'intellectualité en Extrême-Orient et nous eûmes le contentement de vérifier la probabilité du premier centre d'expansion cérébrale chaldéen, et de reconnaître cette haute affirmation du Grand Maître :

L'Egypte et la Chaldée voilà toute l'histoire, les trigrammes de Fohi sont sortis de nos temples, Dieu a créé le monde, Babilou l'a civilisé.

La Rose † Croix comme un centre lumineux appelait à elle tous les initiés du monde. Nous communiquions pour la première fois à cette époque, par voie épistolaire, avec un célèbre

thérapeute du sud-est de la France que je ne désigne pas plus explicitement pour ne pas choquer son excessive modestie Cet homme, profond catholique, occultiste de premier ordre, accomplit des véritables, prodiges sans parler de sa prescience et de sa divination. Il n'est pas étonnant qu'il ait été souvent poursuivi, comme exerçant illégalement la médecine. Mais un jour, M. le Procureur de la Républiqui à plusieurs reprises l'avait fait condamner, M. le Procureur a son enfant pris de la dipthérie. Les médecins désespèrent. Un reste de foi, excité par l'amour paternel se réveille au fond de l'âme du fonctionnaire : il accourt vers le saint qu'il a tant persécuté et le conjure de guérir son fils. L'apôtre lui répond : Je ne guéris point moi-même, je prie Dieu qui daigne souvent m'écouter : Votre fils reviendra à la santé si vous faites acte public de catholicisme, si trois matins de suite, à la cathédrale, vous recevez en état de grâce la sainte communion. Le magistrat s'empressa d'obéir et son enfant fut sauvé. L'exactitude du fait a été certifiée par le bénéficiaire même du prodige.

Je dois moi-même, hélas, rendre témoi-

gnage à la clairvoyance surnaturelle de cet homme de Dieu. A un instant où le malheur semblait s'acharner sur moi avec une inconcevable persévérance, je consultai le thaumaturge par lettre signée seulement d'initiales sans qu'il eût le moindre moyen de connaître ma personnalité. Il me répondit que je n'étais qu'au début des épreuves qui me guettaient et que le passé n'était rien auprès d'un très prochain avenir. Les réalisations qui suivirent à bref délai cette vaticination désolante la justifièrent de point en point avec la plus cruelle précision. Depuis j'ai eu du même voyant des prédictions meilleures qui se sont également accomplies.

J'eus le grand honneur et le grand bonheur pendant cette même année de connaître et d'approcher le vrai patriarche de l'occultisme catholique, et je puis dire de l'occultisme universel, car le véritable occultisme, est catholique. Le successeur et héritier vrai de Fabre d'Olivet et d'Eliphas Lévi, le marquis de Saint-Yves d'Alveydre dont je prononce le nom avec un profond respect mêlé de la plus haute admiration. Saint-Yves d'Alveydre est un prophète dans toute la signification exacte et ma-

gnifique du vocable : Il en a l'intuition infaillible, la splendide éloquence, la majesté et la bonté. Sa Mission des Juifs est un des plus beaux monuments de philosophie historique qui ait jamais paru, plusieurs siècles des annales humaines y sont reconstitués par la seule puissance de double vue que possèdent les grands initiés. Une visite chez Saint-Yves est une demi-journée dans le vestibule du ciel aux limbes du palais des extases. J'ai l'immense satisfaction intellectuelle et morale d'être l'un des trois ou quatre, admis en ce véritable sanctuaire cérébral, Papus et Alta sont je crois mes seuls acolytes.

On arrive aux environs de l'heure méridienne et l'on est reçu à bras ouverts par ce haut gentilhomme qui possède à la fois toutes les élégances, toutes les distinctions, toutes les courtoisies faisant cortège aux illuminations de son esprit, à la sainteté de sa vie. Il vous conduit aussitôt dans le merveilleux oratoire qu'il a établi au sein même de sa demeure, dans la chambre où son admirable épouse, elle aussi une grande sainte, a rendu son âme au père miséricordieux. Il y a là de l'encens, des vitraux, des lampes, un autel

familier, par dessus tout une atmosphère de prière et le recueillement, introuvable ailleurs même aux chapelles les plus vénérées par la piété des foules. On récite l'Angelus et on entre au cabinet de travail où la conversation est inaugurée; on ne tarde point à passer à table, et le repas succulent et exquis servi par une vénérable gouvernante aux cheveux blancs, dans une grande salle plaquée de bois sombres avec étalage de vaisselle d'argent, le repas fait songer aux agapes mystiques des temps anciens, où l'alimentation du corps s'accompagnait de l'élévation de la pensée et de la nutrition de l'âme. Nulle table n'est servie avec une aussi abondante opulence, votre hôte comprend cette incontestable vérité qu'il ne faut pas oublier le corps, et que la frugalité et l'ascétisme matériels ne sont pas les compagnons nécessaires de l'austérité morale. J'ai entendu soutenir autrefois cette idée si juste par un grand orateur, Monseigneur Berthaud évêque de Tulle dans une assemblée de huit évêques, à la table d'un gentilhomme périgourdin qui recevait cette théorie sacrée de Violets où se trouvait même un Rouge. Le saint archevêque Guibert,

promu depuis au siège de Paris, observait à la maîtresse de maison qu'elle n'avait pas songé en l'occurence à la vertu de mortification. Monseigneur Berthaud releva l'observation avec la violente beauté de sa parole de flamme, et démontra victorieusement la raison d'être des festins magnifiques approuvés et bénis de Dieu comme une manifestation de la richesse et de l'abondance de la terre, Quant au Rouge qui n'était autre que le cardinal Donnet archevêque de Bordeaux, il se borna à mettre en sérieuse pratique la belle théorie de son collègue et démontra excellemment que l'on peut être prince de l'église et possesseur d'un bel appétit. Mais la causerie engagée parmi ce bouquet de prélats n'égala point en hauteur les considérations de mon Grand Maître de Versailles : il vous entraîne en de telles régions que l'on mange sans penser aux aliments, petit accessoire du banquet intellectuel auquel on est convié. Il n'y a que certains discours du père Alta pour nous donner à l'égal des paroles de Saint-Yves le sentiment et l'intellection des ravissements célestes. Après une homélie d'Alta sur la mort, on voudrait sincèrement mourir, après

une monographie de Saint-Yves sur l'au-delà ésotérique, on n'estplus vraiment sur la terre, on participe aux enchantements divins, et votre interlocuteur,auréolé dans la pénombre, vous représente une noble image du Père Eternel. Saint-Yves achève en ce moment une synthèse d'enseignement catholique, une démonstration de l'universalité de Jésus, qui sera à tel point parlante et péremptoire qu'aucune négation de bonne foi, aucun doute sérieux ne pourront plus subsister. Je ne veux point déflorer ainsi la splendeur de son verbe mais je suis heureux de l'annoncer et d'être l'un de ses précurseurs. Saint-Yves est inspiré par sa chère défunte et les liens de cette inspiration sont tellement visibles que l'on ne peut plus douter de la communication des morts et des vivants, non point, je me hâte de le dire selon les enfantillages et les forces du spiritisme, mais par une vraie présence mentale de l'âme envolée, se manifestant sans hésitation possible par la sagesse, la profondeur, la subtilité de ses conseils. Lorsqu'aux environs du crépuscule on quitte cet homme extraordinaire, on emporte avec soi une impression de sérénité qui dérobe à

vos yeux pour la fin de la journée toutes les misères et toutes les petitesses de l'ambiance terrestre. La providence en me faisant connaître ce grand initié m'a octroyé une grâce incomparable, pour laquelle je ne cesserai de lui exprimer ma reconnaissance, qui a pleinement répondu à la prière que je lui ai souvent adressée sur le conseil de Saint-Paul :

Credo, sed adauge mihi fidem.

Cette cinquième période Rosi-crucienne fut aussi remarquable je ne dirai point par une réconciliation, jamais il n'y avait eu de brouille violente, mais par un rapprochement extrêmement précieux avec le groupe Kabbalistique qui a inauguré en France les hautes études intellectuelles. Mon vaillant et éminent ami Papus le dirige et quelques divergences doctrinales s'étaient produites au début de nos expositions. Mais il ne s'agissait que de légers malentendus qui ne pouvaient résister à une heure de conversation sérieuse et qui ont disparu totalement lorsque Papus s'est publiquement et noblement défini un chevalier du Christ. Nous ne sommes pas autre chose et c'est assez pour remplir et honorer une existence humaine.

Un groupe unique n'est ni nécessaire ni même souhaitable : il y a de grands avantages à multiplier les collectivités, on multiplie ainsi le nombre des hommes pensant droit et de bonne volonté qui pour une raison ou pour une autre ont des préférences pour telle ou telle agrégation. Ce qui est indispensable est l'unité de but et de doctrine générale. Mais une armée a plusieurs sortes de régiments, les ordres monastiques se divisent et se subdivisent, pourquoi les adeptes de la haute Science seraient-ils contraints à l'unité de chapelle. La besogne intellectuelle est assez considérable pour appeler à elle tous les hommes, tous les groupes, tous les clans qui dans leur diversités respectives, professent tous le culte supérieur de la Justice, de la Vérité et de la Beauté.

Je ne veux point finir ce chapitre sans mentionner une autre rencontre faite au salon cinquième de la Rose+Croix. Un vrai sorcier celui-là dans toute l'acception du terme, quoique revêtu bien et dûment de la soutane et n'ayant usurpé ni costume ni fonctions. Un curé sorcier ! tout bonnement ! à la démarche haute, à la mine inquiétante, à la conver-

sation émaillée de sous-entendus, hachée de réticences ; érudit connaisseur de tous les grimoires, et exécuteur des formules magiques. L'abbé*** était certainement un praticien de l'œuvre hyperphysique, j'en ai eu d'incontestables preuves. Il m'a annoncé à deux mois de distance une guérison inespérée, deux morts inattendues et une conversion tout à fait extraordinaire que personne ne pouvait prévoir. Il portait malheur à ses ennemis ou simples adversaires, je fus un jour très contrarié par une demande qu'il me fit d'un prêt bien humble de cinq louis ; il ne me fut pas possible de le satisfaire et j'eus pendant six semaines une série inimaginable d'ennuis de toute sorte... qui cessèrent comme par enchantement dès que je fus en mesure de rendre au ténébreux bonhomme le petit service qu'il me demandait. Il est mort depuis, Dieu ait son âme. Ce n'était vraiment pas un mauvais prêtre mais il était quêteur et besogneux, avec cela tout bourré de maléfices, imprégné de sortilèges... Néanmoins on l'a indignement calomnié quand on l'a accusé de dire la Messe Noire, je tiens à lui rendre ce

témoignage posthume en raison de nos assez bonnes relations, et pour rendre hommage à la vérité.

VI

Sin

La sixième Geste marqua simultanément pour la Rose†Croix l'apothéose complète et l'officielle disparition. Non la fin, mais la rentrée en sommeil, sur l'ordre du Grand Maître, compétent et seul compétent pour prononcer sans appel cette mesure de politique intérieure. Quant à l'apothéose au dernier éclat de notre soleil couchant, je dois les constater avec une fierté légitime. Notre grande ambition avait toujours été d'atteindre à la salle Georges Petit, la plus célèbre et la plus renommée de Paris et du monde. Nous n'eûmes même point à formuler sur la question le moindre désir. Les propriétaires de la salle, espérant sans doute ajouter quelque éclat à la grande réputation

artistique de leur établissement vinrent nous le proposer. C'était là pour nous un double triomphe. Nos nombreux ennemis de la presse, en jugèrent ainsi et se laissèrent aller à de violents mouvements d'humeur. Comment! Ces gens à grelots et à oripeaux devenaient officiels, étaient salués à l'égal des deux grands salons des Champs-Elysées et du Champ de Mars, exhibaient leurs cadres et leurs bustes dans un local consacré par tant de vogue et tant de succès. L'un de ces Amers osa écrire en première page d'un grand journal :

« Il y a des animaux qui ont la vie dure, on « a beau les cogner et les assommer, les trans- « percer et les fusiller ils se relèvent toujours « plus insolents et plus vivaces. De quelle ma- « tière sont donc faits leurs muscles, quelle « âme infernale peut insuffler cette vie endia- « blée dans un organisme que l'on croyait « mort-né dès son apparition dans le monde. « Le phénomène ne nous paraît pas expli- « cable. »

Ce qui est beaucoup moins explicable est la colère de ce journaliste qui ne manquait ni d'intelligence ni de compétence, mais que nos victoires exaspéraient. C'était un tenant de

l'école naturaliste et incroyante, et il s'exaspérait à voir triompher avec nous les idées antipodes des siennes propres. Nous avions d'ores et déjà l'honneur de représenter l'idéalisme et le catholicisme intellectuel, toute l'armée satanique nous conspuait et nous accablait de ses traits. Les critiques d'art et les simples chroniqueurs et soiristes demandèrent un vernissage spécial et vinrent en plus grand nombre que jamais : on en compta cent quatre-vingt-onze. Le lendemain le public afflua ; quinze mille entrées furent régulièrement constatées. Et la proportion se maintint durant toute l'exposition. Et ce n'était plus la même foule qu'aux premières manifestations de Durand-Ruel et du Dôme central : le personnel n'avait point varié sans doute, mais son esprit s'était entièrement renouvelé. Plus de rires, plus de moqueries, plus de haussements d'épaules, plus de plaisanteries bruyantes, une multitude compacte, attentive, silencieuse, s'arrêtant longuement devant chaque ouvrage n'en oubliant aucun, vraiment saisie, vraiment émue par notre haute formule incarnée dans des œuvres toutes valables, dont un bon nombre étaient de premier ordre. Mais cette fois le

Grand Maître avait impitoyablement consigné à la porte la fantaisie et l'impressionisme, dix élèves du grand Gustave Moreau nous avaient envoyé d'admirables choses, il ne nous manquait que le maître lui-même qui au dernier moment ne se décida pas. Si la mort ne l'eut point surpris, il avait l'intention de nous demander une exposition spéciale pour l'ensemble, alors ignoré de tous, de ses tableaux magnifiques. Quelle gloire, quel honneur incomparable c'eut été pour nous! Nos meilleurs de la fondation se déployèrent dans tout leur éclat : Knoppf, Aman-Jean, Cornillier, Séon, Osbert avaient à leur service de vastes cimaises pour étaler leurs belles conceptions avec plus de bonheur et de succès qu'en aucun temps. Nous exposâmes une statuette bien curieuse : un Balzac fait du vivant de l'auteur par l'un de ses amis,le sculpteur Van Bostheroot, aïeul maternel de notre cher et éminent confrère Marquet de Vasselot. Le vrai Balzac, celui-là, dans sa houppelande et dans l'embonpoint de sa face non idéalisé, mais représentant la pleine puissance du réel saisi et disséqué par ses mains subtiles. L'œuvre attira l'attention générale, comme bien on pense, elle fut très

commentée et discutée, d'autant plus que la question de la statue de Balzac qui depuis dix-sept ans s'éternisait, ne paraissait pas tendre vers une solution prochaine. Une véritable fatalité poursuit l'érection du fantôme de ce grand homme, du plus noble marbre que Paris doive jamais contempler. Chapu meurt en plein travail : Rodin après de longues années nous présente ce que j'ai appelé, bien justement je crois, une *puissante suggestion plastique,* œuvre d'intellectuel pur, mais passant très au-dessus des appréciations de la foule. Falguière enfin demande et obtient l'exécution définitive, il succombe lui-même avant d'avoir parachevé. Cette œuvre était du moins assez avancée pour être terminée par des mains de disciples et de praticiens, ce qui est advenu. Nous tenons maintenant l'icône,

C'est la Société des gens de Lettres que j'ai le grand honneur d'administrer qui a entrepris la glorification du grand penseur et qui malgré toutes les traverses et tous les déboires a fini par aboutir. Si je parle de ces choses à propos de la Rose✝Croix, c'est que Balzac est l'écrivain Rosi-Crucien par excellence, qu'il s'est montré occultiste de premier ordre, an-

nonciateur et précurseur de ces études troublantes qui préoccupent tant depuis vingt années l'élite humaine dans ces œuvres magistrales et immortelles, longtemps incomprises, qui s'appellent Séraphita, Louis Lambert, la Recherche de l'Absolu, Ursule Mirouet. Il me sera permis sans doute puisque j'effleure cette question de la statue de Balzac d'exprimer un regret : Celui que les bas-reliefs de Marquet de Vasselot représentant tous les personnages de la Comédie humaine avec leurs attitudes, leur costume et leur psychologie n'aient pu trouver jusqu'à ce jour un lieu d'exhibition publique. Marquet de Vasselot est l'artiste qui a le plus étudié Balzac et ses bas-reliefs qui font vivre d'une vie intense et pour ainsi dire s'agiter et grouiller dans une mêlée pittoresque les cent trois personnages que créa ce grand cérébral, constituent une œuvre unique, saisissante, originale, synthétique, que je me permets de signaler à l'acquisition du ministère des Beaux-Arts. La statue de Falguière sera très honorable. Elle a figuré en grande maquette à je ne sais quel Champ-de-Mars : Des critiques ont été faites, nul statuaire ne les eut évitées, il faut bien se le dire, se fut-il appelé Mercié,

Dubois, Puech, ou Marqueste ; ceux-ci n'étaient du reste que les pairs du grand artiste disparu. Le premier projet en date, celui de Chapu, dont l'exécution fut interrompue par la mort du sculpteur, quoique peu avancé, ne satisfaisait point tout le monde.

Vers le milieu de la sixième Geste, nous eûmes l'occasion d'exercer un acte de pitié bienfaisante qui est demeuré dans ma mémoire à l'égal du plus précieux souvenir. Un pauvre diable de rapin, sans aucun talent d'ailleurs, nous avait préparé une toile excentrique et dépourvue de toute valeur soit d'idée, soit d'exécution. Il s'agissait d'une théorie de pendus qui grimaçaient au clair de lune. C'était une croûte insigne et nous dûmes opposer au candidat un refus absolu d'admission. Il fut navré et se borna à nous répondre :

C'était pourtant, Messieurs, un morceau exécuté selon la formule de Baudelaire.

En pleine exposition, trois semaines après cette première rencontre peu satisfaisante nous vîmes revenir vers nous le barbouilleur romantique. Il avait l'aspect si malheureux, si désolé qu'il me toucha avant tout discours...

Le discours hélas ! il ne me l'épargna point. Il me fit connaître qu'il était tellement Baudelairien que ses camarades d'atelier l'avaient surnommé « La Charogne » en l'honneur, affirmait-il de l'ode célèbre du maître infernal. Je me demandai un instant si cet interlocuteur au sobriquet nauséabond, ne voulait pas se moquer de moi : en aucune façon, l'infortuné avait des larmes aux yeux en me narrant sa ridicule histoire. J'appris, et ainsi toute envie de rire fut chez moi réprimée, que ce pauvre bougre était saisi et allait être vendu le lendemain dès la première heure à laquelle Messieurs les huissiers aient la licence de perpétrer leurs actions héroïques. — Avec deux cents francs, me dit l'homme, je serais sauvé et pour jamais..... J'ai songé que la Rose†Croix qui a pu être sévère pour l'artiste (?) insuffisant serait débonnaire à l'être dénué qui a pour le moins manifesté sa bonne intention esthétique.

Je fus très touché, mais nous n'avions pas de tels excédents de recettes qu'il nous fût possible d'abandonner ainsi dix louis à la sébille d'un quémandeur si intéressant qu'il pût être. Il fallait quêter cette somme parmi

mes riches zélateurs, et j'ai déjà exposé combien les plus opulents se montraient rétifs et refroidis dès qu'il s'agissait de passer des louanges proclamées à l'enthousiasme monnayé. Dieu m'inspira le choix difficile. J'écrivis presque impérativement à cette femme charmante, connue depuis le dôme central et que j'ai qualifiée de brune à l'âme blonde. Son âme se montra plus blonde que jamais et dans les quatre heures après l'expédition de mon petit bleu elle se présenta elle-même porteuse empressée et tout attendrie de la rançon du baudelairien. Je voulus pour compléter la douceur de l'offrande que la généreuse donatrice remît elle-même l'argent au bénéficiaire d'urgence convoqué. Cette attention fut très heureuse : impossible de dépeindre la joie matérielle et esthétique éprouvée par ce pauvre « charognard » à l'aspect de cette aumône à lui impartie par la main d'un ange.

— Quel sujet de toile, me souffla-t-il avec des sanglots dans la voix. Qu'en dites-vous, commandeur?

Je n'eus pas le courage de lui dire : Gardez-vous bien de le traiter. C'eut été assombrir le soleil de sa joie. Aussi, quelques jours après,

vint-il m'apporter, à l'adresse de sa bienfaitrice un pastel horrible, imitant les pires chromos et reproduisant d'intention la scène touchante qui avait eu lieu quelques jours auparavant. Je m'engageai à faire tenir l'offrande ès mains de la dame, mais je prévoyais un cri d'effroi. Je fus très agréablement surpris en ne constatant que l'expression d'une très douce pitié..... et un billet bleu supplémentaire de cent francs me fut remis à destination du pauvre envoyeur. Il délira de satisfaction et voulut récidiver en quelque abomination nouvelle : Je l'attristai en m'opposant à cet nouvelle effusion de gratitude par cette formule bien en situation :

Allez, mon ami, et ne peignez plus.

Le lendemain même de cette charité matérielle, je réussis une aumône sur le terrain spéculatif qui me fut encore plus précieuse que le sauvetage du mauvais artiste. Un de nos vieux camarades, positiviste endiablé, matérialiste féroce, venait presque chaque jour, inspecter longuement les œuvres exposées, comme arrêté par un magnétisme qui l'eut séduit et enchaîné. Il avait commencé par déblatérer avec colère contre cet art qu'il

jugeait — avec raison — être une insulte aux pommaderies officielles des salons courants, aux « crépons et aux bodegones » et aux petites fermières confuses que des gars embrassent derrière la margelle des puits.

Malgré son hostilité préconçue et violente, on sentait chez ce visiteur l'action de la grâce sanctifiante de l'idéal qui se battait avec énergie contre la vieille routine invétérée des traditions de l'académie Jullian. Il me dit un jour :

— Ce qui m'exaspère le plus dans l'examen de toutes vos machines c'est que pour être logique, si l'on admire votre fatras, il faut être catholique et aller à la messe.

— Parfaitement, répondis-je, c'est une conséquence à laquelle nous ne contraignons point nos partisans mais qui découle naturellement de notre profession de foi catholique.

Il entra dans une furieuse colère.

— Alors vous me voyez, moi, allant à la messe?

— Je ne vous ai pas encore vu commettre cet acte exorbitant, mais cela viendra peut-être.

Il m'eut injurié... Il s'éloigna en sacran

et en tempêtant avec des assomptions de bras.

Il revint au bout de quelques minutes rasséréné.

— Et pourtant, dit-il, cela vous attire, vos petites choses. Vous avez là des femmes qui ne ressemblent pas à celles de la Source ou de la Salamandre... Ça ne fait rien, c'est votre messe...

Je haussai les épaules avec bienveillance.

. . . .

Quatre jours plus tard, le matérialiste, se remontrait à moi tout penaud, l'oreille basse.

— Eh bien, voilà, me dit-il en pétrissant ses gants avec nervosité..... Voilà..... Voilà.....

— Je ne vois rien.

— Oui..... Oui, mon cher... je vais à la messe...

Le Grand Maître résolut à cette époque de joindre un exposé théorique à l'exhibition des œuvres Rosi+Cruciennes et annonça trois conférences en progression géométrique d'idéalisme sur l'amour, l'art et le mystère. Je laisse à penser si l'on se précipita. Le Tout-Paris élégant se pressa autour de l'oracle pendant trois jours de suite : Pour être exact il

faut bien dire que l'art eut un peu moins d'auditeurs que l'amour, et le mystère encore un peu moins que l'art. C'était à présumer, il n'en pouvait être autrement. Les trois journées fournirent au demeurant trois mille personnes.

Le Maître du Temple qui est un causeur éblouissant, est un orateur hiératique, son éloquence convient à merveille aux questions très hautes qu'il aime à traiter. Le succès fut considérable. Un grand effet était véritablement produit en un milieu où pendant longtemps la frivolité avait régné en souveraine.

On prenait tous ces personnages plutôt légers et futiles, par leur snobisme, mais une fois saisis ils ne nous échappèrent plus et l'empire exercé par nous sur un grand nombre aboutit souvent, comme dans le cas du positiviste que je viens de citer à des conversions véritables. Ce fut l'apostolat pour la Beauté. Moyen de prosélytisme et de propagande qui n'est pas à la portée des missionnaires courants, mais bien réel, bien efficace amenant au vrai des âmes de qualité. Si ce fut un défaut, nous l'avouons. La conversion d'une grande dame nous réjouissait davantage

que celle d'une prédestinée aux catéchismes de persévérance.

A la suite de ces conférences célèbres, la période déjà ébauchée s'ouvrit en plein des consultations psychologiques... Nous devînmes de véritables confesseurs laïcs et les cas les plus intéressants, les plus divers nous furent soumis par des personnes avides de savoir, presque toutes de bonne volonté et qui espéraient, certes à bon droit, retirer de nos entretiens lumière et conseils. On s'adressait surtout au Grand Maître; quand il ne pouvait ou se trouvait débordé, le Commandeur toujours prêt à toute besogne, recevait la confidence des âmes et de son mieux les éclairait, les guidait, les réconfortait. Plus qu'à toute autre époque que les âmes d'exception sont dolentes et tourmentées, au sein même de la vie frivole, mondaine, élégante, mouvementée, l'appel de l'idéal se fait entendre, proposant des énigmes, offrant des problèmes soulevant des volontés et des désirs autour des réalités quotidiennes. Même chez les blasés, l'attirance du pur amour se révèle, la dévotion aux sentiments éthérés, éclate sur les fumiers de

la concupiscence et Baudelaire fut un annonciateur lorsqu'il écrivit :

Quand chez les débauchés l'aube blanche et ver-
Entre en société de l'idéal songeur [meille
Par l'incarnation d'un mystère vengeur
Dans la brute assoupie un ange se réveille.

Le goût de l'art n'est plus une simple fantaisie, un caprice d'un ordre particulier, un délassement quelconque, pour les âmes dont je parle et qui sont légion, ce goût correspond à une recherche psychique, à un besoin de révélation intérieure par une voie plus douce et plus charmeuse que le chemin montueux, pénible, raboteux des enseignements et des doctrines. Il nous appartenait d'indiquer que cette route, au fond légitime, si elle est pleine d'enchantements,est hérissée de périls et peut conduire un imprudent en pleines ténèbres, au lieu de le guider vers les salutaires clartés. C'est bien encore ici le cas de dire :

Non omnibus licet adire.

L'art est plein de dangereuses tentations, le rayon céleste s'y emmêle aux diaboliques phosphorescences... On parle souvent de la

beauté du diable, elle est incontestable, et sur nos facultés que sans cesse le démon pervers assiège, elle exerce une influence plus efficiente, plus tyrannique que la splendeur divine dont la source évolue sur un plan trop éloigné des pauvres rivages humains. Toute une série d'Anges fut entraînée dans la révolte luciférienne et le chef des rebelles eut assez de force pour attirer dans sa fatale orbite de purs esprits qui avaient cependant contemplé l'ineffable mais qui n'étaient point confirmés en grâce. Rappelons-nous que ce ne fut pas la méchanceté qui perdit Satan, mais l'orgueil et un orgueil non exempt de beauté, ô mystère insondable ! Satan voulut accaparer la mission de Jésus et opérer la rédemption du monde. Crime prodigieux, justement châtié par l'irrémissible déchéance mais oserai-je le dire, n'exhalant pas aux yeux de l'homme l'horreur commune attachée aux grands forfaits. L'Église elle-même s'est écriée : *Felix culpâ !*

La Rose✝Croix fut amenée en ce moment à se prononcer avec la plus grande énergie contre un spectacle abominable qui tendait déjà à s'implanter en France et qui sollicite

puissamment une foule d'êtres curieux et passionnés, avides d'émotions violentes. Le Grand Maître a mandé contre les courses de taureaux, il a même rappelé publiquement à l'archevêque que l'autorité ecclésiastique avait le devoir d'intervenir pour jeter l'anathème sur ces arènes sanglantes où l'on étripe des pauvres bêtes avec l'arrière-pensée très certaine qu'il serait encore bien plus amusant de voir éventrer des hommes... *accident heureux* qui d'ailleurs se produit quelquefois. Les aficionados — les affectionnés ! quelle infamie ! — pratiquent inconsciemment peut-être mais avec une volupté sauvage la huitième espèce de luxure, l'une des plus hideuses, la luxure sadique : *Les Courses de taureaux sont du sadisme pur et simple.* Ce plaisir immonde n'est pas français et il doit être chassé hors de France. C'est un vieux reste des infâmes Colysées entretenu par le peuple créateur de l'Inquisition ; de grâce qu'il y ait encore des Pyrénées ! et que les pouvoirs publics armés d'une loi sévère frappent et dispersent tous ces buveurs de sang, ces dévorateurs d'entrailles répandues... Il s'est formé en France depuis quelques années un parti na-

tionaliste. Je signale à son activité un but plus glorieux que les combats politiques, la suppression des courses de taureaux qui ne sont pas nationales, qui sont une importation étrangère un souvenir mêlé de Néron et de Torquemada. J'énonce qu'il n'existe pas d'abomination lubrique plus grande que l'effusion du sang pour le plaisir des yeux.

Dans cette conjoncture c omme dans quelques autres on a blâmé la Rose ✝ Croix d'adresser des remontrances aux autorités ecclésiastiques. Mais pourquoi donc en vérité ? On a parlé de Gros-Jean qui en remontre à son curé : Malheureusement, de nos jours, les bons curés sont bien souvent inférieurs aux Jean gros et petits. Il faut bien se persuader une chose à laquelle nul ne songe et qui est pour tant écrite tout au long non dans les in-quartos ésotériques mais dans les simples catéchismes enfantins : *L'Eglise est l'assemblée des fidèles*, ce n'est pas seulement l'assemblée des pasteurs, et la force de l'église est cette union indissoluble des bergers et du troupeau. Du moment que nous faisons partie intégrante de l'église, que nous sommes son sang et sa chair, nous pouvons nous faire entendre, et

le droit de remontrance — toujours respectueuse — existe pour nous à l'égard des conducteurs de nos âmes. Ces conducteurs, je me hâte de le dire, sont honnêtes et bien intentionnés, mais insuffisamment instruits par la pâture surannée de Saint-Sulpice ; de plus, ils ignorent totalement la psychologie. Un confesseur psychologue refusera énergiquement l'absolution à une femme qui se complaît aux *corridas de muerte*, il se rendra compte qu'il y a dans ce carnage une excitation orgasmatique, une salacité infâme, une pollution intellectuelle et parfois sensorielle, une titillation brutale aux centres érectiles, un appel à la monstrueuse pâmoison. Osons dire la vérité toute crue pour le salut des sincères, le toréador est un marlou splendide, et dans ses estocades rouges les femmes aux instincts de marmites voient le mâle athlétique et musculeux prêt à leur administrer des flaupées épouvantables, condiment apprécié des subséquentes caresses, avant-goût pimenté des bestiales étreintes.

La sixième Geste s'acheva triomphalement comme elle avait commencé, et la louange presque universelle étouffa cette fois la ran-

cune des haines et l'aboiement des envies, Un des adversaires systématiques disait avec mauvaise foi vraiment admirable en sa candeur :

Ce n'est plus drôle ? il n'y a plus d'excentricités.

. . . .

A l'issue de l'exposition de 97, je l'ai écrit au début de ce chapitre, le Grand Maître prononça la rentrée en sommeil, nullement la dissolution, de l'ordre intellectuel chevaleresque, qui avait accompli si brillamment une hexade créatrice et informatrice. Les Rose ✝ Croix n'ont pas l'habitude de discuter les mesures prises par leur chef, confiants qu'ils sont et demeurent, dans les raisons de sa sagesse et dans le réveil de Brunehild. Mais nous ne disparaissions point à la suite d'une défaite, notre astre se couchait dans sa gloire.

. . . .

C'ÉTAIT LA FIN DE L'ENTR'ACTE IDÉAL.

VII

Adar

Et le rideau se leva sur une scène tragique. A la suite d'un des actes de dévouement le plus méritoires qu'il m'ait jamais été donné d'accomplir, l'intrigue infâme et la calomnie pestilentielle s'acharnèrent sur moi, ma main trop généreusement tendue fut déchirée par d'enragées morsures, ma bonté me fut imputée à crime, au sein même des miens que j'avais toujours protégés, secourus et aimés. Cela pour avoir été trop bon, pour avoir voulu étendre trop loin ma dangereuse manie de bienfaisance générale, mon ardeur fâcheuse à vouloir sauver le monde.....

Et en pleine lutte *pro aris et focis*, la plus grande douleur de ma vie m'étreignit à l'im-

proviste et me déchira de ses griffes, Dieu me reprit une fillette adorée, un beau petit ange blond et rose, l'aînée de mes enfants.....

Et tout un édifice par moi construit pour le bonheur et la gloire d'une grande amitié, fatalement s'écroula. . . . .

Mais l'ange envolé n'oublia pas son père terrestre, et ce fut lui qui tout à coup le souleva du fond de l'abîme. Une grande société intellectuelle me chargea de conduire ses destinées. J'étais redressé et affermi sur ma voie, j'avais une récompense conforme à la dignité de mon nom et au labeur de ma vie. Une fois de plus la providence s'était souvenue de l'homme qui fut toujours *justus et tenax pro positi*, et après de longs et fantastiques mirages, lui avait ouvert à deux battants et toutes grandes les Portes de la Réalité, conquises par la foi et par la souffrance, par l'effort, l'honneur et l'amour . . . .

. . . .

Au cours des Gestes Rosi-Cruciennes, les plus grandes espérances étaient nées et nous pûmes croire un instant à une régénération intellectuelle des âmes apauvries et aveulies dans le culte des basses idoles, par la compré-

hension et la pratique du rite normal de la Beauté. Notre ambition ne connaissait point de bornes, et nos illusions si démesurées qu'elles fussent doivent nous être pardonnées en faveur du zèle qui nous animait, pur de tout calcul misérable, exempt de toute queste d'intérêt personnel et temporel : plusieurs occasions furent par nous dédaignées, qui eussent pu nous créer rentes en poche et pignon sur rue... La Rose✝Croix demeura pauvre...

Mais si nous n'atteignîmes pas les sublimes hauteurs par nous rêvées, nous traçâmes sur la terre parcourue un profond et ineffaçable sillon. La Rose✝Croix est et demeure le mouvement esthétique et philosophique le plus important de la fin du siècle qui vient d'expirer. A travers les louanges des uns, les injures des autres, parmi toutes les disputes et toutes les contradictions, en dépit des détracteurs professionnels et des marchands de huées, elle a fondé un socle, elle a bâti un piédestal, et sur cette base une statue surgira.

Des coups mortels ont été portés au matérialisme, et le positivisme sincère s'est trouvé réconcilié.

L'Idée et les faits ne peuvent être mis en

opposition que par de misérables sophismes, la Réalité ne peut contredire les principes éternels et immuables qui sont la source vive et permanente de toutes choses. Le matérialisme ne voit rien en dehors des apparences sensibles, c'est-à-dire des éphémères contingences sans permanence aucune, sans fondement, sans solidité. Aussi est-il une doctrine stérile, génératrice de désespoir et de mort. Je n'ai rien à objecter par contre au positiviste qui me dit : Je veux bien bien vous croire, mais démontrez-moi, faites-moi voir, faites-moi toucher. Nous lui répondons : Si votre main est loyale, si votre œil n'est point d'avance résolu à la cécité, vous toucherez et vous verrez. Nous ne voulons pas que l'on nous croie sur parole, nous ne confondons pas, selon le mot d'un de nos maîtres, la foi, divine vertu, avec la crédulité, sottise humaine. A cette crédulité nous avions déclaré la la guerre pour le triomphe de cette foi. Nous n'imposons à personne notre symbole religieux bien convaincus d'ailleurs que la saine doctrine esthétique est un acheminement infaillible vers l'orthodoxie philosophique, et que la Beauté est sœur de la Vérité comme

parèdre de la Justice. Nous avions dû combattre avec acharnement égal les catholiques grossiers et les incroyants ironiques. Je ne connais rien de pire que le catholique terre-à-terre, fervent de la lettre brutale, qui ne consent à s'élever à aucune intellection, à ne se créer aucun motif de croyance, à s'enfermer dans le stupide : *Magister dixit*. Tel n'est point l'enseignement de Jésus-Christ. J'admets bien que la foule, la masse, le *profanun vulgus* n'aient pas à tenter la voie subtile des mystères et se déclarent satisfaits par la foi du charbonnier. Mais cette honorable corporation fuligineuse qui réchauffe nos membres et cuit nos aliments, ne constitue pas à elle seule toute l'humanité, j'irai jusqu'à dire qu'elle n'en est point le sommet et l'élite. J'ai entendu des honnêtes gens, non dépourvus d'intelligence mais obstinés et encroûtés dans la timidité et la paresse d'esprit, oser me dire :

— J'aperçois nettement telles contradictions dans la doctrine, mais je m'en remets à l'enseignement infaillible, j'humilie ma faible raison et crois simplement ce que l'on m'ordonne de croire.

Mais non, malheureux ! Ceci est du blas-

phème pur ! Ce qu'il faut faire, c'est appliquer votre raison, flambeau naturel donné par Dieu à démêler les apparences contradictoires, je ne dis pas à comprendre, nul n'y parviendra jamais, mais à mettre d'accord la croyance et le véritable bon sens. Du moment que vous appartenez à une classe élevée et instruite vous devez profiter des enseignements qui vous furent donnés, réfléchir, raisonner, penser et ne pas dire *amen* à toute naïveté, même sortie d'une bouche sacerdotale. Nous ne pouvons être forts contre l'erreur qu'en admettant le moins possible d'axiomes et de postulata, en suivant nos adversaires sur tous les terrains de discussion loyale où il leur plaira de nous entraîner. Longtemps on reprocha aux catholiques d'être ignorants, il faut que cette accusation disparaisse. Saint Thomas d'Aquin, un vrai catholique celui-là et un orthodoxe j'espère, n'était pas un ignorant, mais il discutait le moindre détail à perte de vue, jusqu'à extinction de chaleur syllogistique. Et il avait raison. Aussi bien du reste ne put-il point échapper à la censure des littéraux de son époque, et se vit-il condamné par les théologiens officiels de la Sorbonne. Ce

qui nous induit à ne pas trop nous effrayer des anathèmes de cette espèce. La Somme du docteur Angélique est un admirable et colossal monument élevé par la raison humaine à la foi divine, mais si la conclusion y est théologale, la raison n'y abdique jamais. Et si l'on pouvait faire quelque reproche aux scholastiques, ce ne serait sans doute que l'abus de l'argumentation.

La doctrine religieuse et philosophique de la Rose ✝ Croix est donc le catholicisme rationel. Non point un néo-christianisme comme on a essayé de le dire en créant à notre intention ce vocable absurde, mais le christianisme traditionnel, de Paul, d'Origène, de Saint Clément d'Alexandrie. Il est à remarquer que lorsque la vérité est depuis longtemps obscurcie, son rétablissement en son intégrité primitive apparaît une innovation. En ce sens nous avons innové. Mais bien réellement restauré, rétabli, rebâti le grand édifice des siècles.

De cette haute doctrine découle sur le plan esthétique l'idéalisme qui n'est pas non plus que je sache une innovation contemporaine. On peut affirmer que l'immense majorité des

chefs d'œuvre du Moyen-Age et de la Renaissance affecte le caractère de l'idéalisme religieux. En Italie, même en Flandre et en Espagne, en Allemagne, en France, la religion dans ce qu'elle a de plus élevé, de plus dogmatique, fournit les neuf dixièmes des inspirations auxquelles ont obéi ces générations d'artistes prodigieux qui ont couvert l'Europe de chefs d'œuvre. Comptez le nombre de Saintes Familles, d'Annonciations, de Visitations, de Présentations, de Passions, d'Ascensions, et d'Assomptions, de Vierges, de *Bambinos*, de Saints Sébastiens, de martyres de toutes sortes, d'apparitions célestes, vous énumérerez presque tout. Si comme le désiraient Courbet et Manet on ne laissait subsister que les toiles et les statues profanes, on opérerait en vérité la destruction de l'art. Courbet et Manet sont la honte de l'art moderne. C'est contre eux et leurs similaires que nous avons conduit notre croisade victorieuse. Je ne concevrai jamais leur renommée et qu'ils aient encore des partisans. A l'époque de la première Geste, en la salle Durand-Ruel, comme je l'ai déjà observé, le vestibule d'entrée n'avait pu être débarrassé d'un Manet grotesque, repoussant de

laideur, représentant des rôdeurs de barrière, plus brutes que nature, plus sales, plus horrifiques : Certains visiteurs s'extasiaient dans le début. A la fin de l'exposition, la grâce avait opéré et l'affreuse toile ne recueillait plus que des huées. Sincèrement au sanctuaire d'art qu'est notre Louvre, ne trouvez-vous pas que, tout dissimulé qu'il soit dans une petite salle de passage, l'*Enterrement d'Ornans* soit une exhibition sacrilège et profanatoire. N'ayez aucun parti-pris, laissez-vous simplement aller à la spontanéité de vos impressions, dites-moi franchement ce que vous ressentez à la sortie de la salle Lacaze, de la simple salle Lacaze qui n'est pas pourtant le salon carré, quand vous buttez votre regard déjà charmé par tant de nobles œuvres, à cette scène rurale, pesante et vulgaire, paysanne et froide, à cette peinture de chemineau où le caractère triste et lugubre du sujet disparaît sous la goujaterie de l'exécution. Comment de véritables artistes peuvent-ils pardonner à cet homme qui disait à la fin de la Commune : Eh bien, si le Louvre brûle, je me charge de le refaire en entier. Même en forme de boutade, on n'exhale point de telles âneries et il est honteux qu'il y ait

une rue Gustave Courbet quand nous manquons encore d'une rue Gustave Moreau.

La guerre que nous avons déclarée à ces deux hommes a déjà cependant porté ses fruits : Le bon bock aujourd'hui ne trouverait guère d'admirateurs. Nous avons enseigné et démontré que le pittoresque, admissible en littérature, doit être exclu des arts plastiques, au même titre que l'anecdote, le genre, le bodegone. Il y a vingt-cinq-ans, de grandes réputations se gagnèrent, même si je ne me trompe, des médailles d'honneur à brosser des chaudrons, des bassines, des panoplies, des langoustes, des lapins et des tomates. Vollon a été traité de grand peintre et a bien obtenu je crois des distinctions et récompenses suprêmes, et aujourd'hui, malgré tout, il n'en serait plus ainsi. Nous avons à peu près démoli cette hérésie grossière que l'art est : *la représentation de la* nature. Je ne sais qui a formulé jadis cette bourde ridicule qui dut logiqument se compléter par cette déclaration : Nul artiste n'est a la hauteur d'un photographe. La poncivité universelle a vécu plus de quarante ans cet aphorisme qui mériterait une excomunication majeure, si

l'on excommuniait les bêtes. A cet adage purement stupide et fangeux, a succédé celui-ci d'apparence plus intellectuelle et plus subtile : L'art est l'interprétation de la nature. C'est encore faux et incomplet, imbu et pénétré de matérialisme. On abaisse ainsi le pinceau et l'ébauchoir à une tâche de fort en thème, à une besogne de traduction. Nous avons instauré ou plutôt restauré cette opinion :

L'ART EST LA SPLENDEUR DE LA FORME.

C'est une suggestion de la Beauté abstraite, de la forme esthétique par le charme des lignes, des reliefs et des couleurs. On voit d'ici tous les genres qu'une telle déclaration exclut sans pitié d'une galerie qui se respecte. Au début de cet enseignement, toute la rapinerie s'esclaffa avec tumulte et sarcasmes, nous avons conquis en six ans l'approbation de tous les grands artistes. Jadis il était extrêmement rare de rencontrer aux salons annuels des tableaux religieux ou même symboliques, on en relevait trois ou quatre par an auxquels nul visiteur ne prêtait son atten-

tion, qui se perdaient négligés, oubliés parmi la foule des scènes de la vie banale et l'amoncellement des natures mortes. Il n'en est plus ainsi : c'est par centaines que l'on dénombre aujourd'hui aux expositions officielles *les œuvres Rosi-Cruciennes*, chacun maintenant les désigne ainsi. Sans vanterie, sans exagération, de l'aveu même de tous les sincères, notre exemple a régénéré la peinture et la sculpture, a relevé de plusieurs crans le niveau des arts du dessin. Le résultat est d'autant plus remarquable, je dirai d'autant plus glorieux que les grands chefs de file de l'Idéalisme se sont contentés de nous décerner une approbation bienveillante. Nul d'entre eux, je l'ai dit tout à l'heure, n'a osé exposer chez nous. Nous n'avons eu ni Chavannes, ni Merson, ni Lagarde, ni Fantin-Latour. Gustave Moreau est mort avant de nous avoir confié — j'ai mentionné cette intention — l'exhibition de son œuvre. On nous approuvait, on nous encourageait, on nous visitait... les grands maréchaux ne se souciaient plus de livrer bataille... ils laissaient s'escrimer les jeunes postulants de l'avenir. Ceux-ci n'ont point failli à leur tâ-

che et à travers d'innombrables luttes ont remporté la victoire. Plus de cent-soixante artistes ont arboré nos couleurs. Cette petite troupe rangée en carré s'est constamment avancée d'abord lentement, rapidement ensuite refoulant sans cesse les charges furieuses, démasquant à propos ses batteries, assaillant les redoutes, escaladant les cimes. Les détracteurs du mouvement Rosi-Crucien ont aujourd'hui disparu ; on a presque perdu le souvenir, des plaisanteries et des injures sous lesquelles on essaya jadis de nous étouffer ; ceux qui ne s'enthousiasment pas en parlant de notre effort le traitent avec estime, respect. On sent qu'une grande œuvre a été accomplie, qu'une délivrance a été opérée, qu'un amas de brouillards qui obscurcissaient l'azur esthétique se sont à jamais dissipés. C'est pour cela, dut-elle demeurer en sommeil longtemps encore, dut-elle ne plus se manifester sur le terrain de l'art, c'est pour cela que la Rose ✝ Croix peut se glorifier d'avoir rempli sa mission et *fait tout le possible*, ce que Dieu demande à ses serviteurs.

Pour l'art architectural, le plus haut certes de tous les arts, nous n'avons pu qu'émettre

des vœux et formuler des principes, n'étant certes point capables de réformer par un coup de baguette magique l'esprit et les mœurs de notre temps. Car l'architecture n'est pas un art individuel mais collectif : un beau monument n'est pas le résultat du travail et de la méditation d'un artiste, si grand que soit son génie, il ne peut être issu que de la foi d'une époque, des croyances de tout un peuple. La Grèce esthétique imagina des colonnes étincelantes de grâce et de majesté, Rome à la main lourde et puissante créa le plein cintre solide, imposant et brutal. Il a fallu le christianisme au Moyen-Age pleinement épanoui pour nous donner le gothique, l'ogive céleste, l'inimitable et incomparable splendeur. Les XIIIe, XIVe, et XVe siècles ont réalisé les plus merveilleux édifices qu'il ait été donné à l'humanité d'élever et de contempler. La Renaissance, résurrection du paganisme, constitua sans hésitation possible une déchéance : Le dix-septième siècle inaugura ces chefs d'œuvre de platitude, non exempts toutefois d'une certaine allure Louis quatorzième : le dix-huitième fut laid, mesquin, privé d'âme comme une grimace de Voltaire. Quant au dix-neu-

vième hélas, c'est l'âge des gares, des sous-préfectures et des usines, l'âge de fer dans tous les sens. On construit des halls, des hangars, des manufactures de tabacs, des maisons de rapport, des galeries de machines. L'expression architectonique du siècle est, comme je l'ai dit en d'autres pages, au grand scandale de certaines oreilles délicates, une éjaculation métallique de trois cents mètres, la hideuse, l'inutile, la stupide tour Eiffel. Ce manqueur d'isthmes a réussi à exprimer l'énorme en évi tant le grandiose, il a trouvé la Babel chétive, il a ravalé le gigantesque à l'apparence fo raine d'un mirliton. Nous ne manquons certes point de talentueux architectes, mais ils ne sont point suggestionnés par l'âme des foules, seule capable d'imprimer aux pierres un mouvement rythmique comme la vieille lyre d'Orphée. Violet-le-Duc a superbement restauré, ses plus grands admirateurs l'ont toujours proclamé impuissant à une création originale. Quel lamentable spectacle que celui offert par les églises contemporaines à moins de copier servilement le passé et encore n'a-t-on plus ce secret magique... la divine entente des proportions. A grandissimes frais, à coups

de budgets énormes, on vous fait jaillir de terre des encoignures comme St-Augustin, des théâtres comme la Trinité, des armoires comme St-François-Xavier, des corridors comme Notre-Dame-des-Champs. J'aurais peur de chagriner les bonnes âmes en critiquant Montmartre, intention excellente, précieuse manifestation, mais en somme... gâteau de Savoie. Pourquoi Abadie, qui était valable, a-t-il voulu imaginer de toutes pièces, et n'a-t-il pas purement et simplement reproduit Saint-Front. C'est à notre archimage Saint Yves d'Alveydre qu'il a été donné de retrouver la formule perdue, je suis un des quatre qui aient été admis à l'éblouissement de ces deux cathédrales du saint nom de Jésus et du saint nom de Marie, dont il a dressé les plans d'après sa théorie archéométrique, restitution absolue, synthèse intégrale de Vérité et de Beauté, dont la révélation prochaine sera l'honneur et la gloire du vingtième siècle.

J'ai terminé l'exposé rapide de mes souvenirs de la Rose✝Croix en observant toutes les convenances dues, toutes les discrétions nécessaires. Cette période où je vivais d'espoir, où je respirais à pleins poumons l'idéal parmi

les fumées de notre encens familier, restera la plus heureuse,la plus enchantée de ma vie. J'ai la conscience que nous avons œuvré pour l'au-delà, que nous avons rendu témoignage au Verbe, à celui qui seul a pu dire : je suis la voie, la vérité et la vie. Les circonstances extérieures, les facteurs ambiants de toute sorte se sont jetés au travers de notre route, ont entravé et dévié nos pas, toute la meute des agnostiques, des repus, a hurlé derrière nos chausses et on a cru un instant nous étouffer sous la tempête des ricanements. A cette tâche indigne on a échoué, le respect général, l'émotion universelle ont en définive salué notre aboutissement. Si nous ne sommes point des messies, nous sommes un peu des Jean-Baptiste, nous pouvons nous dire avec une fierté légitime, des précurseurs, des ANNONCIATEURS

Liste alphabétique des 170 peintres, sculpteurs, architectes et ouvriers d'Art ayant exposé aux six Gestes de la Rose ✝ Croix.

1892-1897

Aabals
Agache
Aman Jean
Astruc
Atalaya
Azambre

Berangier
Bernard
Berthon
Béthune
Beronneau
Bloche
Bremond
Bouy
Bourbon
Prince Bojidar
Bourdelle
M. des Boutins
A. des Boutins
Bussières

Cadel
de Caldain

Carabin
Chalon
Chabas
Chatigny
Compton
de Cool (D.)
De Cool (G)
Coulon
Cornillier
Charpentier
Clark
Cornette
Couty
Ciamberlani

Duverney
Delville
Duthoit
Deschamps
Desrivières
Dampt
Dubois
Danguy

Delfosse
Duval
Dujardin
Darasse
Delacroix
Deneux
L.-A. Dumont

Egusquiza
Ehrmann

Fox
Fabry
Filiger
de Feure

Granier
Grasset
du Gardier
Gillet
des Gachons
Godebski
Guillonnet
Gaillard
Gérin

Habert
Haraucourt
Hawkins
Hodler

Isaac-Dathis
Icard
Jacques
Jacquin
Knoppf

La Lyre
La Perche-Boyer
Legrand
Lambert-Fovras
Losik
de Lambert
Lelong
Lel
Lenoir
Lorin
La Barre Duparc
Lowenberg
A. de Larochefoucaud
H. de Larochefoucaud
Legrand

de Massy
Manrin
Maxence
Henri Martin
Merentier
Morisset

Moreau-Néret
Marcius-Simmons
Mell-Dumont
Moreau-Vauthier
Murphy
Marchand
Middeler
Mellery
Mellerio
Minne
Morren
Milcendeau
Malval
Monchablon

Niederhausen
Noel

Ogier
O' Bonnal
Ottevaere
Osbert
Oudart

Pezieux
Pepper
Pierrey
Point
Payne
Printemps
Préviate
Panft

Quadrelli

Rigaud (G.)
Ridel
Rosenkrantz
Raybaud
Raissignier
Rignard (J.)
Rambaud
Ricaud

Renaudot
Riquet
Rodrigue
Régamey
Rouault

Sala
Savine
Servat
Schwabe
Séon
Sarlius
Steck
Sain
de Sainville

Sonnier
Stepvens

Trachsel
Tonetti-Dozzi
Thiriet
Toulnaart
Terrey
Toorop

Valloton
Vasselot

Vibert
Vigoureux
Van Bostheroot

Wertheimer
Wickenden
Walter
Walgren
Wagner

Zilcken

INDEX

I. — Samas 7
II. — Nergal...................... 41
III. — Mérodack.................. 71
IV. — Nebo...................... 93
V. — Istar...................... 115
VI. — Sin...................... 135
VII. — Adar 155
Tables des Artistes.................. 173



